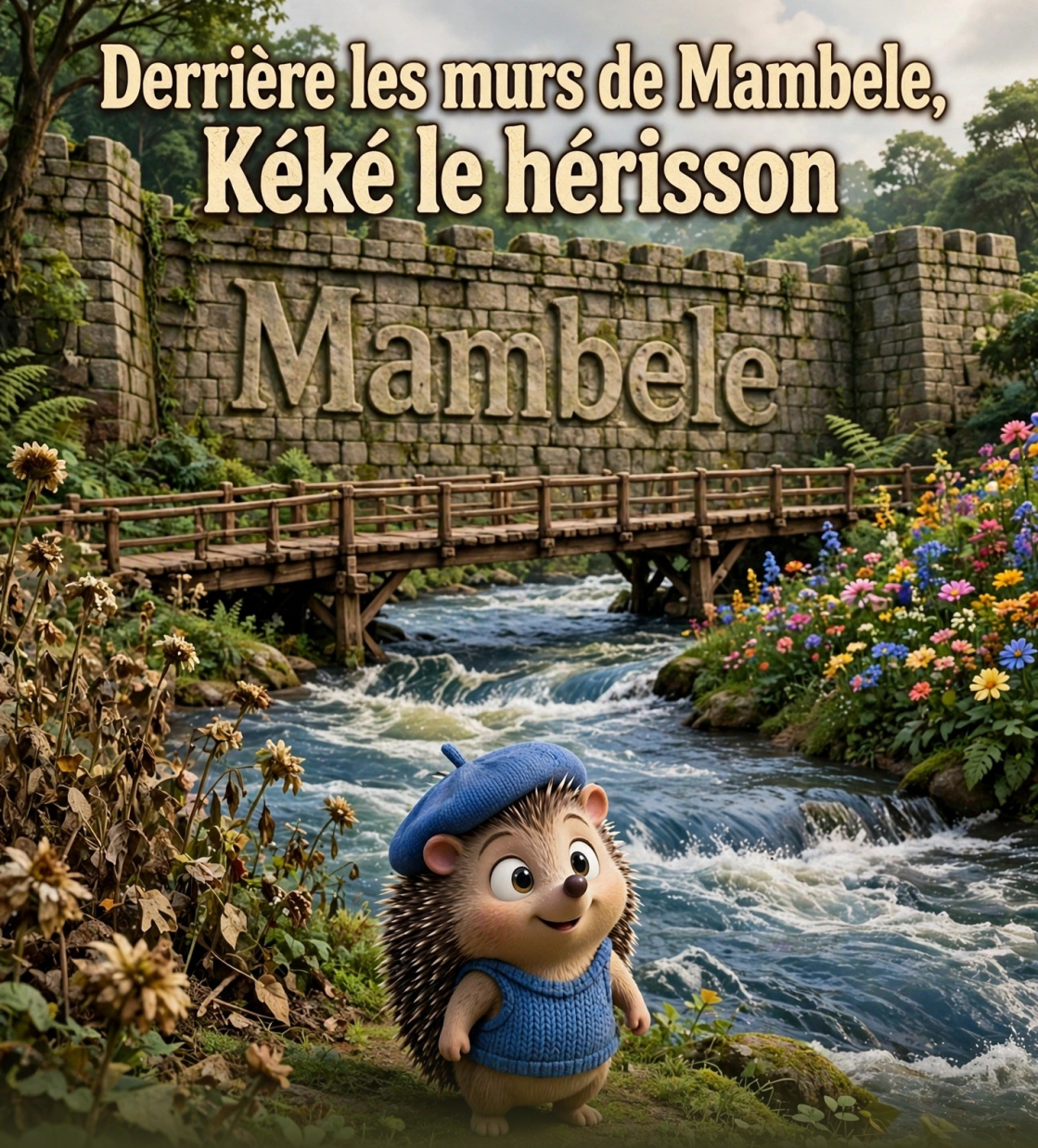

Derrière les murs de Mambele,
Kéké le hérisson
Mambele

# Derrière les murs de Mambélé, Kéké le hérisson

# Derrière les murs de Mambélé,
# Kéké le hérisson

*— Roman —*

**Melom Virginie Raissa**

*Derrière les murs de Mambélé, Kéké le hérisson*

Roman

© 2026 Melom Virginie Raissa. Tous droits réservés.

Toute reproduction, représentation ou diffusion de cet ouvrage, en tout ou en partie, par quelque procédé que ce soit, sans l'autorisation écrite de l'auteur, est interdite.

Cet ouvrage est une œuvre de fiction. Les personnages, les lieux et les événements qui y sont décrits sont le fruit de l'imagination de l'auteur ; toute ressemblance avec des personnes, des animaux ou des faits réels ne serait que pure coïncidence.

Première édition : 2026

# CHAPITRE I
# LE ROYAUME OÙ LES PETITS NE COMPTAIENT PAS

Il existait, quelque part au cœur d'une vaste forêt africaine, un royaume appelé Mambélé. C'était un endroit magnifique, du moins pour ceux qui avaient la chance de vivre du bon côté de ses immenses murailles.

Le royaume était traversé par une grande rivière dont les eaux brillaient sous le soleil. Des arbres gigantesques protégeaient les habitations, les oiseaux chantaient dès les premières heures du matin et les plaines verdoyantes nourrissaient des centaines d'animaux.

À première vue, Mambélé ressemblait au paradis.

Mais comme le disait souvent une vieille tortue du village :

— Mon enfant, même les plus belles noix de coco peuvent cacher une eau pourrie.

Et Mambélé était précisément ce genre de noix de coco.

Derrière ses magnifiques murailles se cachait une société profondément injuste. Les grands animaux occupaient les meilleurs logements, mangeaient les meilleurs fruits et prenaient toutes les décisions. Les petits, eux, étaient condamnés à travailler, à obéir et surtout à se taire.

Le royaume était dirigé par le roi Boulou, un lion à la crinière impressionnante et au ventre si généreux qu'on aurait pu croire qu'il avait avalé toute la réserve alimentaire du royaume.

Il adorait les cérémonies, les discours et les applaudissements.

Il adorait surtout qu'on lui rappelle qu'il était le roi.

Chaque matin, il sortait de son palais accompagné de ses gardes.

— Vive notre grand roi ! criaient les animaux.

— Encore ! ordonnait-il.

— Vive notre très grand roi !
— Mieux !
— Vive notre majestueux, puissant et incomparable roi Boulou !

Il souriait.

Un jour, un petit singe fatigué osa murmurer :

— Il manque seulement « roi qui ne fait rien ».

Le garde à côté de lui lui donna un coup de coude.

— Tu veux mourir ?
— Non, répondit le singe. Je veux simplement que quelqu'un travaille un peu dans ce royaume.

Le pauvre fut immédiatement emmené.

À Mambélé, les plaisanteries étaient autorisées à une seule condition : elles devaient toujours faire rire le roi.

À quelques kilomètres du palais se trouvait un quartier pauvre appelé le village des Oubliés.

Les maisons y étaient construites avec des branches, de la terre et quelques morceaux de bois récupérés. Pendant la saison des pluies, les toits fuyaient. Pendant la saison sèche, la poussière envahissait les habitations.

C'était là que vivait Kéké.

Kéké était un jeune hérisson au pelage brun, aux petites pattes rapides et aux épines constamment hérissées. Il n'était ni particulièrement grand, ni particulièrement fort. Il avait cependant une chose que beaucoup d'animaux du royaume ne possédaient pas : une langue capable de provoquer une catastrophe en moins de trente secondes.

Il parlait beaucoup.

Beaucoup trop, selon sa mère.

Il avait également une étrange habitude : lorsqu'il était en difficulté, il plaisantait.

Lorsqu'il avait faim, il plaisantait.

Lorsqu'on l'insultait, il plaisantait encore.

Certains pensaient qu'il ne prenait rien au sérieux. D'autres le trouvaient insolent.

Mais personne ne savait vraiment ce qui se cachait derrière son sourire.

Ce matin-là, Kéké dormait paisiblement lorsque sa mère, Maimouna, décida de mettre fin à son sommeil.

— Kéké !

Aucune réponse.

— KÉKÉ !

Toujours rien.

Elle prit une petite calebasse et frappa doucement contre la porte.

— Mon fils, le soleil est déjà debout.

Depuis son lit, une voix ensommeillée répondit :

— Dis-lui que je suis malade.

— Malade de quoi ?

— De la vie, maman. Elle me fatigue.

Maimouna ferma les yeux.

— Lève-toi avant que je te soigne avec mon balai.

Kéké surgit immédiatement de son lit.

— Ah ! Voilà ! La médecine traditionnelle ! Aucun hôpital ne peut rivaliser avec toi.

Sa mère essaya de garder son sérieux, mais un petit sourire lui échappa.

— Tu n'as vraiment honte de rien.

— La honte coûte cher, maman. Nous sommes pauvres, économisons.

Maimouna éclata de rire.

C'était souvent ainsi entre eux. Malgré les difficultés, ils trouvaient toujours une raison de rire.

Leur maison était petite, mais elle contenait une richesse que les palais du royaume ne pouvaient acheter : leur affection.

Kéké vivait avec sa mère depuis la mort de son père, emporté plusieurs années auparavant par une maladie que personne n'avait pu soigner.

Depuis ce jour, Maimouna travaillait sans relâche pour nourrir son fils. Elle ramassait des fruits, vendait des graines et effectuait de petits travaux pour les animaux plus riches.

Kéké l'aidait parfois, même si ses initiatives se terminaient régulièrement par des catastrophes.

La semaine précédente, il avait voulu vendre des noix.

Il avait tellement parlé aux clients qu'il avait oublié de leur donner les noix après avoir encaissé leur argent.

Le lendemain, trois singes étaient venus réclamer leur marchandise.

Kéké avait simplement répondu :

— Messieurs, dans ce royaume, même les promesses prennent parfois des vacances.

Il avait reçu trois coups de bâton.

Depuis, sa mère lui interdisait de tenir une boutique.

Après avoir pris son petit-déjeuner, composé d'une petite portion de bouillie de maïs, Kéké sortit de la maison.

Il traversa le quartier en saluant les habitants.

— Bonjour, tante !
— Bonjour, mon enfant.
— Comment va ton mari ?
— Il est parti travailler.
— Ah ! Il travaille donc toujours ? Félicitations ! Il faut préserver cette espèce, elle devient rare.

La vieille gazelle éclata de rire.

Plus loin, il rencontra son meilleur ami, Bobo, un jeune babouin au visage rond et aux oreilles disproportionnées.

— Kéké !
— Quoi ?
— Tu as entendu la nouvelle ?
— Si c'est encore une histoire de mariage, je ne suis pas disponible. Je suis émotionnellement occupé.
— Le roi organise une grande cérémonie demain !
— Et alors ?
— Il distribuera des fruits aux habitants.

Kéké s'arrêta.

Il regarda son ami.

Puis il demanda :

— Gratuitement ?

— Oui !

Kéké posa une patte sur son cœur.

— Bobo, mon frère, voilà enfin une décision politique qui mérite une minute de silence.

— Tu viens avec moi ?

— Évidemment ! Je veux voir à quoi ressemble un fruit qui ne nécessite pas trois semaines de travail.

Les deux amis éclatèrent de rire.

Ils continuèrent leur chemin jusqu'à la grande place du village.

Mais leur bonne humeur ne dura pas longtemps.

Sur un grand panneau en bois, une affiche venait d'être installée.

On pouvait y lire :

« GRAND PROJET ROYAL : MAMBÉLÉ, LE ROYAUME DE LA PROSPÉRITÉ ! »

Sous cette inscription figuraient plusieurs dessins magnifiques : des routes pavées, de grandes maisons, des jardins et surtout un immense pont traversant la rivière.

Kéké s'approcha.

Il observa longuement le dessin.

Puis son visage changea.

— Bobo, regarde ça.

— Quoi ?

— Ce pont.

— Oui, et alors ?

Kéké pointa du doigt la rivière représentée sur l'affiche.

— Tu vois cette rivière ?

— Oui.

— Tu sais combien d'animaux meurent chaque année en essayant de la traverser ?

Bobo haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

— Moi non plus. Mais je sais que personne ne fait rien.

Il fixa encore le dessin.

Un silence inhabituel s'installa.

Puis il murmura :

— Un jour, je construirai un pont ici.

Bobo se mit à rire.

— Toi ?

— Oui, moi.

— Avec quoi ? Tes épines ?

Kéké le regarda sérieusement.

— Pourquoi pas ? Au moins, elles servent à quelque chose contrairement à certaines têtes que je connais.

Bobo lui donna une petite tape sur la tête.

Les deux amis rirent.

Mais Kéké, lui, n'avait pas oublié le pont.

Il venait de trouver un rêve.

Et dans le royaume de Mambélé, les rêves des petits étaient parfois considérés comme les crimes les plus dangereux.

## CHAPITRE II :
# KÉKÉ, LE HÉRISSON QUI PARLAIT TROP

Le lendemain de sa découverte du grand projet royal, Kéké se réveilla avec une idée qui lui trottait dans la tête : le pont.

Depuis la veille, il n'arrivait plus à penser à autre chose. Même pendant son sommeil, il avait rêvé qu'il inaugurait un immense pont devant une foule d'animaux. Dans son rêve, le roi lui remettait une médaille en or, le ministre Crocodile lui offrait une maison et Bobo pleurait d'admiration.

Malheureusement, son réveil fut beaucoup moins glorieux.

— Kéké ! Debout !

C'était la voix de Maimouna.

— Encore ? Mais maman, je viens à peine de fermer les yeux !

— Il est déjà neuf heures !

— Neuf heures ? Le soleil n'a donc aucun respect pour les travailleurs du sommeil ?

Sa mère secoua la tête.

— Lève-toi et va chercher quelque chose au marché.

Kéké sortit difficilement de son lit. Il enfila son vieux vêtement, se frotta les yeux et observa le petit-déjeuner posé sur la table.

— Maman, c'est tout ?

— Tu veux quoi d'autre ?

— Je ne sais pas. Peut-être un petit déjeuner royal. Pour une fois, j'aimerais manger comme quelqu'un qui possède des ministres.

— Mange avant que je ne transforme ton petit-déjeuner en déjeuner sur ta tête !

Kéké prit rapidement son bol.

— Voilà pourquoi je préfère les animaux sauvages. Au moins, ils ne menacent pas leurs enfants avec des ustensiles de cuisine.

Maimouna éclata de rire malgré elle.

Après avoir terminé, Kéké prit son petit panier et sortit.

À peine avait-il parcouru quelques mètres qu'il aperçut Bobo qui l'attendait sous un arbre.

— Enfin ! s'exclama le babouin.

— Quoi ? Tu pensais que j'allais mourir dans mon lit ?

— Avec ta paresse, ce serait possible.

— Je ne suis pas paresseux. Je suis simplement très sélectif dans mes efforts.

Les deux amis se mirent en route vers le marché.

Une bouche qui ne connaît pas le repos

Le marché de Mambélé était déjà animé. Les marchands criaient leurs prix, les clients négociaient et les petits animaux couraient entre les étals.

Kéké s'arrêta devant un vieux rhinocéros qui vendait des mangues.

— Bonjour, monsieur.

— Bonjour. Tu veux acheter ?

— Je voudrais d'abord regarder.

Le rhinocéros lui tendit une mangue.

Kéké l'examina attentivement, la retourna et observa sa peau.

— Monsieur, cette mangue a beaucoup vécu.

— Comment ça ?

— Regardez son visage. On dirait qu'elle a payé des impôts toute sa vie.

Bobo éclata de rire.

Le marchand fronça les sourcils.

— Tu te moques de ma marchandise ?

— Pas du tout ! Je respecte votre travail. Mais cette mangue semble avoir besoin de repos.

Le rhinocéros attrapa un petit bâton.

Kéké recula immédiatement.

— D'accord, monsieur ! Je constate que votre commerce propose également un service de livraison par coups de bâton !

Il s'éloigna en courant, suivi de Bobo qui riait tellement qu'il avait du mal à respirer.

Après quelques minutes, ils s'arrêtèrent près d'un grand arbre.

— Kéké, un jour, ta bouche va te tuer !

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que mes ennemis mourront de fatigue avant moi.

Bobo secoua la tête.

— Tu es vraiment irrécupérable.

Ils reprirent leur chemin et arrivèrent près du bâtiment administratif.

Une foule s'était rassemblée devant l'entrée. Au milieu des animaux se trouvait le ministre Crocodile, qui s'apprêtait à prononcer un discours.

Le ministre de la prospérité

Le ministre Crocodile était l'un des animaux les plus puissants du royaume. Il portait une veste élégante, un chapeau coûteux et une montre qui brillait presque autant que ses dents.

Il était chargé de superviser les travaux publics.

Du moins, c'était ce qu'indiquait son titre officiel.

Dans les quartiers pauvres, on racontait plutôt qu'il était capable de transformer le budget d'un pont en une magnifique villa personnelle.

Il monta sur l'estrade et leva les pattes.

— Chers habitants de Mambélé ! Le roi et moi-même travaillons sans relâche pour votre bonheur !

Quelques applaudissements retentirent.

— Grâce à notre politique exceptionnelle, notre royaume connaît une période de prospérité sans précédent !

Kéké observa la foule.

Il vit des animaux vêtus de vêtements déchirés. Certains tenaient leurs enfants affamés dans les bras. D'autres attendaient depuis plusieurs heures une aide alimentaire qui n'arrivait jamais.

Il leva la patte.

— Monsieur le ministre !

Crocodile interrompit son discours.

— Qui parle ?

— Moi !

— Que veux-tu ?

— Je voudrais savoir si cette prospérité est arrivée par une autre route. Parce que dans notre quartier, nous ne l'avons toujours pas rencontrée.

Quelques animaux étouffèrent leurs rires.

Le ministre plissa les yeux.

— Comment t'appelles-tu ?

— Kéké, monsieur.

— Et qui t'a autorisé à interrompre mon discours ?

— La faim, monsieur. Elle est très impolie. Elle ne respecte même pas les cérémonies.

Cette fois, plusieurs animaux éclatèrent de rire.

Le ministre serra les dents.

— Petit insolent ! Tu devrais apprendre le respect !

Kéké baissa légèrement la tête.

— Vous avez raison, monsieur.

Crocodile retrouva son sourire.

Mais Kéké ajouta :

— Je vais commencer par respecter les promesses de vos discours. Elles sont tellement nombreuses qu'elles méritent une cérémonie funéraire.

La foule explosa de rire.

Le visage du ministre changea immédiatement.

— Attrapez-moi cet hérisson !

Deux gardes s'avancèrent.

Kéké recula.

— Attendez ! Vous ne pouvez pas arrêter un citoyen simplement parce qu'il possède une bouche fonctionnelle !
— Silence !
— Ah ! Je comprends. Dans ce royaume, les oreilles du gouvernement sont ouvertes, mais celles des citoyens doivent rester fermées !

Les gardes finirent par l'attraper.

Bobo, qui observait la scène, ne savait plus s'il devait rire ou s'enfuir.

Kéké se retourna vers lui.

— Bobo ! Si je ne reviens pas, dis à ma mère que j'ai été arrêté pour excès de vérité !

Une vérité qui dérange

Heureusement pour Kéké, le ministre ne voulait pas transformer une simple arrestation en affaire publique.

Après quelques minutes de discussion, il ordonna aux gardes de le relâcher.

— Que je ne te revoie plus ici !

Kéké frotta ses bras.

— Monsieur, vous n'avez même pas besoin de me revoir. Votre travail parle déjà suffisamment de vous.

Un garde lui fit signe de partir.

Cette fois, Kéké obéit.

Il rejoignit Bobo à quelques mètres de là.

— Tu es complètement fou ! s'exclama son ami.
— Pourquoi ?
— Tu viens de provoquer le ministre Crocodile !
— Et alors ? Il a des dents, moi j'ai des épines. Nous sommes presque collègues.

Bobo éclata de rire.

Mais son sourire disparut rapidement.

— Sérieusement, Kéké. Tu devrais faire attention. Ces animaux peuvent te détruire.

Kéké resta silencieux quelques secondes.

Puis il répondit :

— Bobo, tu sais ce qui me fait peur ?
— Quoi ?
— Ce n'est pas le ministre. Ce n'est même pas le roi. C'est de voir les choses continuer ainsi et de finir par trouver cela normal.

Bobo ne répondit pas.

Ils reprirent lentement le chemin du quartier des Oubliés.

Le souvenir d'un père

Lorsqu'ils arrivèrent près de la petite maison de Kéké, Bobo prit congé.

Kéké entra et trouva sa mère occupée à préparer le repas.
— Te voilà enfin !
— Oui, maman.
— Tu étais où ?
— Au marché.

Maimouna posa sa cuillère.
— Kéké, trois animaux sont venus me raconter que tu avais provoqué le ministre Crocodile.

Kéké s'immobilisa.
— Les nouvelles voyagent vite dans ce royaume.
— Kéké !
— D'accord, maman. Mais je tiens à préciser que je n'ai pas commencé.

Maimouna le regarda avec inquiétude.
— Tu crois que je ne m'inquiète pas pour toi ? Tu crois que ces grands animaux vont te laisser tranquille si tu continues ?

Kéké baissa les yeux.
— Je sais, maman.

Elle s'approcha de lui.
— Ton père était comme toi. Il ne supportait pas l'injustice. Il disait toujours ce qu'il pensait.

Kéké releva la tête.
— Et alors ?

Maimouna hésita.

— Et alors, le monde ne récompense pas toujours ceux qui disent la vérité.

Un silence s'installa.

Kéké connaissait cette expression. C'était celle que sa mère prenait chaque fois qu'elle repensait à son père.

Il s'approcha et posa doucement sa tête contre son bras.

— Ne t'inquiète pas, maman. Je ne vais pas mourir demain.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

— Parce que je n'ai pas encore goûté les mangues gratuites du roi.

Maimouna éclata de rire malgré elle.

Puis elle lui caressa les épines.

— Mon petit idiot.

Une décision dans la nuit

Le repas terminé, Kéké sortit quelques instants devant la maison.

La nuit enveloppait progressivement le village des Oubliés. Au loin, on entendait le bruit de la rivière.

Il repensa à la foule du marché, au discours du ministre et aux paroles de sa mère.

Puis son regard se posa sur ses petites pattes.

Il n'était ni riche, ni puissant. Il ne possédait aucune terre et ne connaissait personne au palais.

Mais il avait encore son intelligence, son courage et cette obstination qui agaçait tant les grands animaux.

Il pensa au dessin du pont affiché sur la place.

Pourquoi le royaume pouvait-il construire de magnifiques palais, mais pas un simple pont pour sauver ses habitants ?

Pourquoi les riches traversaient-ils la rivière dans leurs embarcations pendant que les pauvres risquaient leur vie dans les eaux dangereuses ?

Et surtout, pourquoi personne ne semblait trouver cela anormal ?

Kéké serra les poings.

Il venait de comprendre quelque chose : se moquer des injustices ne suffisait pas. Il fallait les combattre.

Il retourna dans la maison et se coucha.

Cette nuit-là, il dormit difficilement.

Il ignorait encore comment il allait s'y prendre, mais une décision était prise.

Il construirait ce pont.

Même si personne ne croyait en lui.

Même si le roi s'y opposait.

Même si tout Mambélé se moquait de son rêve.

Le petit hérisson ne savait pas encore que cette décision allait bouleverser sa vie et mettre à l'épreuve tout ce qu'il possédait.

Pour la première fois, Kéké ne voulait plus seulement faire rire les habitants de Mambélé. Il voulait leur donner une raison d'espérer.

## CHAPITRE III
# UN RÊVE AU MILIEU DES RUINES

Le soleil venait à peine de se lever sur le village des Oubliés lorsque Kéké ouvrit les yeux.

Il resta quelques instants immobile, les pattes croisées derrière la tête. La décision prise la veille lui revenait sans cesse à l'esprit.

Il allait construire un pont.

Un véritable pont, assez solide pour permettre aux habitants de traverser la rivière sans risquer leur vie.

Il se redressa brusquement.

— C'est décidé !

Depuis la cuisine, Maimouna sursauta.

— Qu'est-ce qui est décidé ?

— Je vais changer le monde !

Un silence suivit.

— Commence déjà par changer tes habitudes et balayer devant la maison !

Kéké retomba sur son oreiller.

— Maman, tu as un talent extraordinaire pour détruire les grandes ambitions.

— Et toi, tu as un talent extraordinaire pour éviter les petites responsabilités.

Il sourit.

Quelques minutes plus tard, il sortit de la maison avec une vieille corde, un morceau de bois et un petit sac contenant deux mangues.

Maimouna le regarda partir.

— Où vas-tu encore ?

— Construire l'avenir !

— Et tu as pris ton déjeuner ?

Kéké leva son sac.

— J'ai pris deux mangues. L'avenir peut attendre, mais mon estomac, lui, ne négocie pas.

Sa mère secoua la tête en souriant.

Elle ne savait pas encore à quel point cette journée allait être importante.

Kéké retrouva Bobo près du grand baobab où ils avaient l'habitude de se rencontrer.

Le babouin était assis sur une grosse pierre, occupé à manger une poignée de graines.

— Bonjour, mon futur associé !

Bobo leva les yeux.

— Quel associé ?

— Toi, évidemment.

— Associé dans quoi ?

Kéké déposa son sac au sol et déroula un morceau de papier.

Il avait passé une partie de la nuit à dessiner son projet.

Sur le papier figurait un pont traversant la rivière, avec plusieurs piliers et deux grandes rampes.

Le dessin était maladroit, mais l'idée était claire.

Bobo observa le document.

Il resta silencieux quelques secondes.

Puis il éclata de rire.

— C'est quoi ça ?

— Un pont.

— Je vois bien que c'est un pont. Je demande ce que tu comptes faire avec ce dessin.

— Le construire.

Bobo cessa de rire.

— Attends… tu es sérieux ?

— Plus sérieux que le ministre Crocodile lorsqu'il annonce une baisse des impôts.

Bobo reprit le dessin.

— Kéké, nous n'avons même pas de quoi réparer nos maisons. Comment veux-tu construire un pont ?

— Avec des matériaux.
— Quels matériaux ?
— Du bois, des pierres, du sable, des cordes…
— Et l'argent ?
Kéké se gratta la tête.
— C'est précisément pour cela que j'ai besoin de toi.
Bobo le fixa longuement.
— Tu veux que je finance ton projet ?
— Non. Je veux que tu m'aides à trouver comment le financer.
— C'est presque pareil !
Kéké posa une patte sur son épaule.
— Bobo, écoute-moi. Chaque année, des animaux meurent dans cette rivière. Les plus riches utilisent leurs embarcations. Les pauvres, eux, se débrouillent comme ils peuvent. Nous avons grandi ici. Nous connaissons cette souffrance.
Bobo baissa les yeux vers le dessin.
— Je sais…
— Alors pourquoi attendre que quelqu'un d'autre fasse quelque chose ?
Le babouin ne répondit pas immédiatement.
Finalement, il soupira.
— D'accord. Je vais t'aider.
Kéké lui donna une grande tape dans le dos.
— Voilà ! C'est pour cela que je t'aime. Tu es peut-être laid, mais tu as un bon cœur.
Bobo lui lança une poignée de graines.
— Répète ça et je te laisse construire ton pont tout seul !

Les deux amis prirent la direction de la rivière.

Plus ils s'en approchaient, plus le bruit de l'eau devenait fort.

La rivière de Mambélé était large et profonde. Pendant la saison des pluies, ses eaux devenaient particulièrement dangereuses. Les courants emportaient parfois des branches, des troncs et même de petits animaux.

Sur la rive, plusieurs habitants attendaient une embarcation.

Une vieille gazelle tenait un panier de légumes.

Un jeune singe portait un sac de céréales.

Plus loin, une mère canard essayait de calmer ses petits.

Kéké observa la scène.

— Regarde, Bobo.

— Quoi ?

— Tous ces animaux perdent une partie de leur journée simplement pour traverser une rivière.

Bobo hocha la tête.

Un peu plus loin, un petit lapin glissa sur une pierre humide. Il tomba dans l'eau.

Sa mère poussa un cri.

— Mon fils !

Deux animaux se précipitèrent pour le sortir de la rivière.

Heureusement, le petit lapin fut rapidement secouru.

Kéké resta immobile.

Son regard suivit les mouvements de l'eau.

Il pensa à toutes les familles qui avaient perdu un proche dans cette rivière.

Il pensa à son père.

Puis il murmura :

— Voilà pourquoi nous devons construire ce pont.

Bobo posa une patte sur son épaule.

— Nous allons trouver une solution.

À cet instant, une voix féminine se fit entendre derrière eux.

— Vous cherchez quelque chose ?

Ils se retournèrent.

Une élégante gazelle se tenait à quelques pas. Elle portait un panier rempli de fruits.

C'était Madame Saphira, une commerçante connue pour sa générosité.

— Bonjour, madame, répondit Kéké.

— Bonjour, les enfants. Que faites-vous ici ?

Kéké lui montra son dessin.

— Nous voulons construire un pont.

Saphira examina le papier.

— C'est une belle idée. Mais ce projet coûtera cher.

— Nous le savons.

— Et vous pensez pouvoir y arriver ?

Kéké sourit.

— Madame, si nous attendons que le ministre Crocodile construise ce pont, nos arrière-petits-enfants devront encore traverser à la nage.

Saphira éclata de rire.

— Tu as vraiment une langue dangereuse !

— Je fais de mon mieux pour qu'elle soit utile.

La gazelle observa de nouveau le dessin.

Puis elle dit :

— Je peux vous aider à réunir quelques matériaux. Je connais plusieurs commerçants qui pourraient participer.

Kéké ouvrit de grands yeux.

— Vraiment ?

— Oui. Mais il faudra être sérieux.

— Madame, je suis toujours sérieux.

Bobo toussa bruyamment.

Saphira sourit.

— Je vais faire comme si je n'avais rien entendu.

Pour la première fois, le projet de Kéké semblait avoir une chance.

En quittant la rivière, Kéké et Bobo rencontrèrent Tata Zézé.

La vieille tortue était assise sous un grand arbre. Elle observait les habitants avec ses petits yeux fatigués.

Elle connaissait presque toutes les histoires de Mambélé.

Certains disaient qu'elle avait vécu sous trois rois différents. D'autres affirmaient qu'elle était tellement vieille qu'elle avait connu les parents du roi actuel.

Kéké s'approcha.

— Bonjour, Tata Zézé !

La tortue leva lentement la tête.

— Ah... voilà le petit hérisson qui fait plus de bruit qu'un troupeau d'éléphants.
— Tata, vous exagérez. Les éléphants sont beaucoup plus gros que moi.
— Et pourtant, ils parlent moins.
Bobo éclata de rire.
Kéké fit semblant d'être blessé.
— Même vous, Tata ?
— Surtout moi.
Il lui présenta son projet.
La vieille tortue prit le temps d'observer le dessin.
Son expression changea progressivement.
— Où as-tu trouvé cette idée ?
— Dans ma tête.
— Et qui t'a appris à dessiner les ponts ?
— Personne.
Tata Zézé posa le papier sur ses genoux.
— Mon enfant, construire un pont ne consiste pas seulement à poser des morceaux de bois sur l'eau.
— Je sais.
— Il faut comprendre la rivière, connaître ses profondeurs, étudier les courants et choisir des matériaux capables de supporter son poids.
Kéké acquiesça.
— Alors, vous allez m'aider ?
La tortue resta silencieuse.
Puis elle se mit à raconter une vieille histoire.
— Il y a longtemps, avant que le roi Boulou ne monte sur le trône, un autre souverain avait promis de construire un pont à cet endroit. Des ouvriers avaient été recrutés. Les matériaux avaient été achetés. Mais le projet avait mystérieusement disparu.
Kéké fronça les sourcils.
— Comment ça, disparu ?

— Les travaux n'ont jamais commencé. L'argent s'est volatilisé et les responsables ont été récompensés au lieu d'être punis.
Bobo ouvrit la bouche.
— Vous voulez dire que le gouvernement avait déjà prévu de construire un pont ?
— Oui.
Kéké sentit une étrange colère monter en lui.
— Et personne n'a jamais demandé où était passé l'argent ?
Tata Zézé eut un petit rire amer.
— Dans ce royaume, mon enfant, certaines questions coûtent plus cher que les réponses.
Elle se leva difficilement.
— Si tu veux réellement construire ce pont, prépare-toi. Tu ne lutteras pas seulement contre la rivière.
Elle fixa Kéké.
— Tu lutteras contre ceux qui profitent de son existence.
Ces paroles restèrent gravées dans l'esprit du jeune hérisson.

En fin d'après-midi, Kéké décida de se rendre à la grande place pour présenter son projet aux habitants.

Il avait préparé un petit discours.

Bobo l'accompagnait, tandis que Saphira avait promis de venir écouter.

Une dizaine d'animaux s'étaient rassemblés autour de lui.

Kéké monta sur une caisse en bois.

— Chers habitants de Mambélé !
Quelques têtes se tournèrent.
— Je sais que nous sommes pauvres. Je sais que nous avons des problèmes. Je sais également que certains d'entre nous ont tellement l'habitude de souffrir qu'ils considèrent maintenant la souffrance comme une tradition familiale.
Quelques rires retentirent.
— Mais je refuse de croire que notre destin consiste à mourir dans une rivière pendant que les riches traversent tranquillement dans leurs embarcations !

Cette fois, les animaux se montrèrent plus attentifs.

— Je propose donc que nous construisions un pont. Un pont qui appartiendra à tout le monde. Un pont qui permettra aux enfants d'aller à l'école, aux commerçants de vendre leurs produits et aux familles de se déplacer sans craindre de perdre quelqu'un.

Un vieux singe leva la patte.

— Et avec quel argent ?

Kéké répondit :

— Nous commencerons avec ce que nous avons. Ceux qui possèdent de l'argent pourront contribuer. Ceux qui ont des matériaux pourront les offrir. Ceux qui savent travailler pourront nous aider.

Un autre animal intervint.

— Et si le roi refuse ?

Kéké haussa les épaules.

— Alors nous lui expliquerons que la rivière ne demande pas la permission avant d'emporter les habitants.

Quelques animaux applaudirent.

Mais d'autres restèrent méfiants.

— Ce petit est fou, murmura un renard.

— Il veut construire un pont sans être ingénieur, ajouta un autre.

Kéké les entendit.

— Messieurs, je vous rassure. Je ne compte pas construire le pont avec mes dents. Je cherche justement des personnes compétentes.

La foule éclata de rire.

Soudain, une voix grave retentit derrière eux.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Tous se retournèrent.

Un énorme gorille avançait dans leur direction. Il portait un uniforme noir et une ceinture ornée de l'emblème royal.

C'était le général Grondor, chef de la garde royale.

Il s'arrêta devant Kéké.

— Qui organise ce rassemblement ?
Kéké descendit de sa caisse.
— Moi, monsieur.
— Ton nom ?
— Kéké.
— Et que racontes-tu aux habitants ?
— Je leur explique comment éviter de mourir dans la rivière.
Le général observa le dessin.
— Qui t'a autorisé à organiser cette réunion ?
— Personne.
Grondor fronça les sourcils.
— Tu sais que toute initiative publique doit recevoir l'autorisation du palais ?
Kéké le regarda.
— Même pour empêcher les animaux de se noyer ?
Le gorille ne répondit pas.
Il prit le dessin et l'examina.
Puis il le froissa légèrement.
— Tu ferais mieux de rentrer chez toi, petit.
Kéké sentit sa colère monter, mais il se retint.
Il reprit doucement son dessin.
— Merci pour le conseil, général. Mais je préfère rentrer chez moi avec mon projet plutôt que de rester ici avec votre autorisation.
Grondor fit un pas vers lui.
Bobo s'interposa immédiatement.
— Nous partons !
Kéké ne protesta pas.

Les deux amis quittèrent la place sous les regards inquiets des habitants.

La nuit était tombée lorsque Kéké arriva devant sa maison.
Il était fatigué.

Sa journée avait été longue, mais il avait obtenu quelque chose d'important : le soutien de Saphira et les conseils de Tata Zézé.

Il avait également découvert que le projet de pont existait depuis plusieurs années.

Pourquoi avait-il été abandonné ?

Qui avait détourné l'argent ?

Et pourquoi le général Grondor semblait-il si inquiet à l'idée de voir les habitants s'organiser ?

Kéké entra dans la maison.

Maimouna était assise près de la fenêtre.

— Tu as passé une bonne journée ?

Il déposa son sac.

— Oui, maman.

— Tu as mangé ?

— Pas encore.

— Alors viens.

Elle lui servit une petite assiette.

Kéké mangea silencieusement.

Maimouna remarqua son expression.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il hésita.

Puis il lui raconta sa rencontre avec Tata Zézé, le soutien de Saphira et l'intervention du général Grondor.

Sa mère l'écouta attentivement.

Lorsqu'il eut terminé, elle posa doucement sa patte sur la sienne.

— Mon fils, je suis fière de toi. Mais promets-moi de ne pas te mettre inutilement en danger.

Kéké lui sourit.

— Je te le promets.

Il ne savait pas encore si cette promesse serait facile à tenir.

Plus tard, alors que tout le village dormait, il sortit une nouvelle fois son dessin.

Il l'étala sur le sol et l'observa longuement.

Sous le dessin du pont, il écrivit :

« Un jour, plus aucun enfant de Mambélé ne devra risquer sa vie pour traverser cette rivière. »

Il posa son crayon.

Puis il regarda par la petite fenêtre.

Au loin, derrière les murailles du palais, quelques lumières brillaient encore.

Dans l'une des grandes salles royales, le ministre Crocodile venait justement de recevoir un rapport.

Le document portait un nom :

KÉKÉ, LE HÉRISSON.

Le ministre le parcourut lentement.

Son sourire disparut.

— Alors comme ça, le petit commence à poser des questions…

Il se tourna vers Rango, la hyène qui lui servait d'informateur.

— Je veux tout savoir sur lui. Sa famille, ses amis, ses habitudes. Tout.

Rango hocha la tête.

— Et si ce n'est qu'un enfant qui rêve trop grand ?

Crocodile referma le dossier.

— Les petits rêves deviennent parfois de grands problèmes.

Il marqua une pause.

— Et je n'aime pas les problèmes que je ne contrôle pas.

Dans le silence du palais, le ministre donna un dernier ordre :

— Surveillez-le.

À cet instant, sans même le savoir, Kéké venait de franchir une frontière invisible.

Il n'était plus seulement un hérisson insolent qui amusait les habitants.

Il était devenu quelqu'un que les puissants commençaient à craindre.

Et lorsqu'un pouvoir commence à avoir peur, il cherche rarement à discuter.

## CHAPITRE IV
# LES SOURires DERRIÈRE LES MASQUES

La nuit avait enveloppé Mambélé depuis plusieurs heures. Dans le quartier des Oubliés, les dernières lumières s'éteignaient progressivement. Les animaux rejoignaient leurs petites maisons, épuisés par une journée de travail.

Mais derrière les grandes murailles du palais royal, personne ne semblait pressé de dormir.

Dans une vaste salle décorée de tapis rouges et de statues dorées, le ministre Crocodile faisait les cent pas. Devant lui se tenait Rango, une hyène maigre au regard rusé. Il était connu pour son aptitude à obtenir des informations que personne ne voulait partager.

— Tu as bien compris mes instructions ? demanda Crocodile.

— Parfaitement, monsieur.

— Je veux connaître tous les déplacements de ce hérisson. Je veux savoir où il va, qui il rencontre et surtout qui finance son projet.

Rango esquissa un sourire.

— Vous pensez vraiment qu'un petit hérisson peut représenter une menace ?

Le ministre s'arrêta.

— Rango, tu sais pourquoi les grands arbres ont peur des termites ?

— Parce qu'elles peuvent les détruire ?

— Exactement. Une petite créature peut provoquer la chute d'une immense structure lorsqu'elle sait où creuser.

Il s'approcha de la fenêtre.

— Ce Kéké commence à poser des questions sur l'ancien projet de pont. Je ne veux pas qu'il découvre certaines choses.

Rango inclina la tête.

— Je m'en occupe.
— Et surtout, ne fais pas de bruit. Je veux qu'il continue à croire qu'il est libre.

La hyène quitta la salle.

Crocodile resta seul quelques instants.

Puis il murmura :

— Les pauvres sont supportables lorsqu'ils restent pauvres. C'est lorsqu'ils commencent à espérer qu'ils deviennent dangereux.

Le lendemain matin, Kéké se réveilla avec une douleur dans le dos.

Il avait passé une bonne partie de la nuit à dessiner des plans et à réfléchir aux moyens de financer son projet.

Il se leva difficilement.

— Aïe ! Mon dos !

Maimouna, qui préparait le petit-déjeuner, tourna la tête.

— Qu'est-ce qui t'arrive encore ?
— Je crois que mon ambition commence à peser sur mon corps.
— Ton ambition ? Ou ta paresse ?
— Maman, tu refuses vraiment de reconnaître mon génie.
— Ton génie devrait commencer par apprendre à ranger ses affaires.

Kéké observa le désordre autour de lui.

Des feuilles étaient éparpillées partout. Une corde traînait sous la table et plusieurs morceaux de bois occupaient le passage.

— C'est du matériel de recherche, maman.
— Alors ta recherche va bientôt finir dans le feu si tu ne ranges pas tout ça.

Il se dépêcha de ramasser ses affaires.

Quelques instants plus tard, quelqu'un frappa à la porte.

Maimouna alla ouvrir.

C'était Madame Saphira.

— Bonjour, Maimouna.

— Bonjour, Saphira ! Entre donc.

La gazelle entra avec un panier rempli de fruits.

— J'apporte quelques mangues. J'ai également quelque chose à proposer à ton fils.

Kéké surgit immédiatement.

— Si c'est de l'argent, je suis disponible. Si c'est du travail, je dois d'abord consulter mon emploi du temps.

Saphira éclata de rire.

— Tu n'as vraiment aucune honte !

Elle s'assit et expliqua qu'elle avait parlé du projet à plusieurs commerçants. Certains étaient prêts à contribuer en fournissant du bois, des cordes et des outils.

Kéké ouvrit de grands yeux.

— Vous voulez dire que des animaux acceptent de nous aider ?

— Oui. Mais ils veulent d'abord savoir comment tu comptes organiser les travaux.

Le sourire de Kéké s'élargit.

— Nous allons leur montrer !

Maimouna observait la scène avec une certaine fierté. Elle voyait son fils grandir et commencer à attirer autour de lui des animaux qui croyaient en ses idées.

Pourtant, une petite inquiétude demeurait dans son cœur.

Elle connaissait suffisamment Mambélé pour savoir que les bonnes intentions ne suffisaient pas toujours à protéger les innocents.

Dans l'après-midi, Kéké et Bobo retrouvèrent Saphira sur la place du marché.

Elle leur présenta deux habitants qui souhaitaient participer au projet.

Le premier était Komba, un jeune singe réputé pour son habileté à travailler le bois. Il avait participé à plusieurs constructions dans le royaume avant de perdre son emploi à cause d'un conflit avec un responsable royal.

Le second était Nala, une jeune biche qui aidait régulièrement les familles pauvres.

— Voici Kéké, leur présenta Saphira. C'est lui qui est à l'origine du projet.

Komba examina le petit hérisson.

— C'est donc toi qui veux construire un pont ?

— Oui.

— Tu as déjà travaillé sur un chantier ?

Kéké réfléchit.

— J'ai déjà réparé une chaise.

Komba haussa un sourcil.

— Et alors ?

— Elle tient toujours debout.

Bobo intervint :

— C'est vrai. Mais personne n'ose s'asseoir dessus.

Tout le monde éclata de rire.

Komba finit par sourire.

— Très bien. Je vais t'aider, mais il faudra faire les choses correctement. Un pont ne se construit pas avec des plaisanteries.

Kéké hocha sérieusement la tête.

— Je suis d'accord. Les plaisanteries servent uniquement à supporter les gens sérieux.

Nala prit ensuite la parole.

— Je peux aider à mobiliser les habitants. Beaucoup ont perdu des proches dans cette rivière. Ils seront certainement intéressés.

Kéké la remercia chaleureusement.

Pour la première fois, son rêve commençait à prendre une forme concrète.

Ils décidèrent de se retrouver le lendemain pour étudier le terrain avec Komba et identifier les matériaux nécessaires.

Mais, à quelques mètres de là, un animal les observait.

Rango.

La hyène faisait semblant de choisir des fruits sur un étal. En réalité, elle écoutait attentivement chacune de leurs paroles.

Lorsqu'elle vit Kéké serrer la patte de Komba, elle esquissa un sourire.

Elle venait de trouver un moyen d'atteindre le jeune hérisson.

En quittant le marché, Kéké remarqua un vieil éléphant assis devant une petite maison.

C'était Vieux M'bala, un ancien conseiller royal qui avait quitté le palais plusieurs années auparavant.

Il vivait désormais à l'écart des grandes affaires politiques.

Kéké s'approcha respectueusement.

— Bonjour, Vieux M'bala.

L'éléphant leva lentement sa trompe.

— Tiens donc ! Le petit hérisson qui fait trembler les oreilles du ministre.

Kéké sourit.

— Je vois que ma réputation voyage plus vite que moi.

— À Mambélé, les mauvaises nouvelles courent. Les bonnes, elles, demandent un véhicule.

Kéké éclata de rire.

Il expliqua son projet à l'ancien conseiller.

M'bala écouta attentivement, puis son visage devint sérieux.

— Tu sais que le projet de pont avait déjà été financé autrefois ?

— Oui. Tata Zézé m'en a parlé.

L'éléphant soupira.

— Ce projet était très important. Le roi précédent avait même ordonné la construction d'un pont solide pour relier les deux rives.

— Alors pourquoi n'a-t-il jamais été construit ?

M'bala regarda autour de lui avant de répondre.

— Parce que l'argent a disparu. Et ceux qui étaient chargés de superviser les travaux ont menti au roi.

— Qui étaient-ils ?

L'ancien conseiller hésita.

— Je ne peux pas te donner tous les noms maintenant. Mais je peux te dire une chose : le ministre Crocodile connaît cette histoire mieux que personne.

Kéké sentit son cœur accélérer.

— Vous voulez dire qu'il est impliqué ?

— Je n'ai pas dit cela. Je te conseille simplement de faire attention à ce que tu cherches.

Il se pencha légèrement vers Kéké.

— Il existe des secrets qui ont coûté la vie à des animaux beaucoup plus puissants que toi.

Le jeune hérisson resta silencieux.

Puis il demanda :

— Pourquoi personne ne dénonce tout cela ?

Vieux M'bala eut un rire triste.

— Parce que beaucoup préfèrent vivre dans le mensonge plutôt que de mourir pour la vérité.

Kéké baissa les yeux.

Il remercia l'éléphant et poursuivit son chemin avec Bobo.

Mais cette conversation venait de changer quelque chose dans son esprit.

Son projet n'était plus seulement une question de construction.

Il commençait à toucher aux secrets du royaume.

Le soir même, Rango se rendit dans une petite auberge fréquentée par les commerçants.

Il y retrouva Bobo.

Le babouin était venu acheter quelques provisions pour sa famille.

— Bonsoir, Bobo !

— Bonsoir… On se connaît ?

— Bien sûr ! Je suis Rango. Je travaille parfois avec les services du palais.

Bobo se méfia légèrement.

— Qu'est-ce que tu me veux ?

La hyène sourit.

— Rien de particulier. J'ai entendu parler de ton ami Kéké. Il paraît qu'il veut construire un pont.

Bobo redressa les oreilles.

— Et alors ?

— C'est un beau projet. Le royaume pourrait même l'aider.

Le babouin parut surpris.

— Le royaume ?

— Évidemment. Le roi aime les initiatives des jeunes. Mais il faut savoir présenter les choses correctement.

Rango posa une petite bourse sur la table.

— Tu pourrais organiser une rencontre entre Kéké et certains responsables du palais. Cela lui permettrait d'obtenir des financements.

Bobo observa la bourse.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une petite avance pour tes déplacements et ton aide.

Bobo repoussa immédiatement l'argent.

— Je ne travaille pas pour vous.

Rango ne se vexa pas.

— Ne te précipite pas. Réfléchis simplement. Ton ami veut réaliser un projet immense. Il aura besoin de beaucoup d'argent. Et toi aussi, tu as certainement tes propres difficultés.

Bobo resta silencieux.

La hyène se leva.

— Nous nous reverrons.

Elle quitta l'auberge en laissant la bourse sur la table.

Bobo la regarda longuement.

Puis il repoussa l'argent une seconde fois et sortit.

Il n'avait aucune intention de trahir son ami.

Du moins, pas encore.

Pendant ce temps, Kéké rentrait chez lui.

Il avait passé une excellente journée. Il avait trouvé des alliés, obtenu des promesses de matériaux et découvert une partie du mystère entourant l'ancien projet de pont.

Il avait même commencé à imaginer la cérémonie d'inauguration.

Dans son imagination, il prononçait un grand discours devant les habitants.

Le roi Boulou applaudissait.

Le ministre Crocodile lui remettait une médaille.

Et Bobo, devenu son assistant officiel, portait un costume tellement grand qu'il devait marcher dessus.

Kéké sourit tout seul.

Mais lorsqu'il arriva devant sa maison, quelque chose lui parut étrange.

La porte était légèrement entrouverte.

Il entra rapidement.

— Maman ?

Aucune réponse.

Il avança jusqu'à la cuisine.

Maimouna était assise près de la table, le visage inquiet.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Elle hésita avant de répondre.

— Un animal est venu te chercher cet après-midi.

Kéké fronça les sourcils.

— Qui ?

— Je ne sais pas. Une hyène. Elle disait travailler pour le palais.

Le sourire de Kéké disparut.

— Qu'est-ce qu'elle voulait ?

— Elle voulait savoir où tu allais, avec qui tu travaillais et pourquoi tu voulais construire ce pont.

Kéké resta silencieux.

Puis il comprit.

Quelqu'un les surveillait.

Il s'approcha de sa mère.

— Ne t'inquiète pas. Tout va bien se passer.

Maimouna posa ses pattes sur les siennes.

— Kéké, écoute-moi. Je ne veux pas que ton rêve devienne ta condamnation.

Il essaya de sourire.

— Maman, tu m'as appris à ne pas abandonner.

— Je t'ai aussi appris à reconnaître le danger.

Il ne trouva rien à répondre.

Cette nuit-là, Kéké eut du mal à dormir.

Il pensait à Rango, à Crocodile et aux paroles de Vieux M'bala.

Mais il pensait surtout à Bobo.

Il se demandait pourquoi son ami n'était pas encore rentré.

Il ignorait que, quelque part dans le quartier des commerçants, Bobo était assis seul devant une petite bourse qu'il avait finalement emportée avec lui sans savoir quoi en faire.

Il ignorait également que Rango avait déjà commencé à préparer la suite de son plan.

Dans le palais, le ministre Crocodile reçut un nouveau rapport.

Il le lut attentivement.

— Saphira, Komba, Nala, Vieux M'bala…

Il posa le document.

— Ce petit rassemble plus de monde que prévu.

Le général Grondor, qui se tenait près de la porte, demanda :

— Dois-je intervenir ?

Crocodile réfléchit quelques secondes.

— Pas encore. Il faut d'abord comprendre ce qui le motive réellement.

Il sourit froidement.

— Chaque animal possède un point faible. Il suffit de trouver lequel.

Et dans le silence de la salle, une nouvelle cible venait d'apparaître dans son esprit.

Maimouna.

## CHAPITRE V
# LA TRAHISON QUI A TOUT DÉTRUIT

La nuit était déjà bien avancée lorsque Bobo poussa enfin la porte de sa petite maison.

Il posa la bourse sur une vieille caisse en bois et s'assit lourdement.

Depuis sa rencontre avec Rango, une question tournait dans sa tête : pourquoi le palais s'intéressait-il autant au projet de Kéké ?

Il connaissait son ami. Kéké avait toujours été insolent, parfois insupportable, souvent ridicule, mais jamais méchant. Il voulait simplement construire un pont pour éviter que les habitants ne meurent dans la rivière.

Alors pourquoi le ministre cherchait-il à l'arrêter ?

Bobo prit la bourse et la retourna entre ses mains.

— Avec cet argent, je pourrais réparer le toit, acheter de quoi manger et même remplacer la vieille porte.

Il regarda autour de lui.

Sa maison était petite. Le toit laissait passer la pluie et les murs avaient besoin de réparations. Il avait beau travailler, ses revenus suffisaient à peine à couvrir les besoins de sa famille.

Il soupira.

— Kéké, mon frère, pourquoi as-tu choisi un rêve aussi cher ?

Il remit la bourse dans un coin et se coucha sans trouver le sommeil.

Il ne savait pas encore que son hésitation allait devenir l'une des armes les plus dangereuses de Crocodile.

Le lendemain matin, Maimouna se rendit au marché pour vendre les fruits qu'elle avait ramassés la veille.

Elle avançait tranquillement lorsqu'un garde royal lui barra le chemin.

— Vous devez nous accompagner.

Elle s'arrêta.

— Pourquoi ? Qu'ai-je fait ?

— Le ministre souhaite vous rencontrer.

Maimouna sentit une inquiétude lui serrer le ventre.

— Le ministre Crocodile ?

— Vous avez bien entendu.

Elle tenta de demander des explications, mais deux autres gardes s'approchèrent. Elle n'eut pas d'autre choix que de les suivre.

Au palais, Crocodile l'attendait dans un bureau luxueux. Il était installé derrière une grande table couverte de documents.

— Madame Maimouna ! Quelle joie de vous recevoir.

La mère de Kéké ne répondit pas à son sourire.

— Pourquoi m'avez-vous fait venir ?

Crocodile joignit ses pattes.

— Votre fils est un jeune animal très… particulier.

— Mon fils ne fait de mal à personne.

— C'est justement ce que je trouve intéressant. Il prétend vouloir construire un pont, rassemble des habitants, interroge d'anciens responsables et commence à déranger certaines personnes.

— Il veut simplement empêcher les animaux de se noyer.

Le ministre soupira comme s'il venait d'entendre une absurdité.

— Vous ne comprenez donc pas les conséquences de ses actes ? Les grands projets nécessitent de l'argent, des autorisations et une organisation. Votre fils ne possède rien de tout cela.

— Alors aidez-le.

Crocodile resta silencieux une seconde.

Puis il éclata d'un rire bref.

— L'aider ? Vous croyez que le royaume est une association de bienfaisance ?

Maimouna baissa les yeux, mais ne recula pas.

— Je crois seulement qu'un royaume devrait protéger ceux qui y vivent.

Le sourire du ministre disparut.

Il se leva lentement.

— Écoutez-moi bien. Votre fils doit abandonner ce projet. Il doit cesser de parler de l'ancien pont et arrêter de fréquenter les animaux qui l'encouragent.

— Et s'il refuse ?

Crocodile s'approcha d'elle.

— Alors il découvrira que les rêves ont parfois un prix. Et ce ne sera pas forcément lui qui devra le payer.

Maimouna comprit immédiatement la menace.

Elle serra les pattes.

— Ne touchez pas à mon fils.

— Je ne souhaite aucun mal à votre famille. Tout dépend de son comportement.

Il fit signe aux gardes de la raccompagner.

Maimouna quitta le palais avec les jambes tremblantes. Mais, en chemin, elle prit une décision : elle ne raconterait pas tout à Kéké. Elle ne voulait pas que sa colère le pousse à commettre une imprudence.

Elle ignorait que le silence pouvait parfois protéger un danger au lieu de l'éloigner.

Au même moment, Bobo se rendait au marché lorsqu'il aperçut Rango près d'un arbre.

La hyène lui fit signe.

— Ah ! Mon cher Bobo ! Je commençais à croire que tu m'avais oublié.

— Je n'ai rien à faire avec toi.

— Pourtant, tu as toujours la bourse que je t'ai laissée.

Bobo se raidit.

— Je ne t'ai rien demandé.

— Mais tu ne l'as pas rendue.

La hyène sourit.

— Écoute, je vais être direct. Le ministre veut simplement éviter que ton ami se mette dans une situation dangereuse. Nous pouvons lui offrir une solution.

— Quelle solution ?

— Il abandonne son projet. En échange, il reçoit une petite somme pour commencer une autre activité. Tout le monde est satisfait.

Bobo éclata d'un rire nerveux.

— Tu crois vraiment que Kéké va accepter ? Il préférerait épouser un caillou que renoncer à son pont.

Rango rit à son tour.

— Alors il faudra peut-être convaincre son entourage.

Bobo comprit le sous-entendu.

— Laisse-moi tranquille.

Il voulut partir, mais Rango le retint par le bras.

— Réfléchis bien. Tu n'es pas obligé de souffrir avec lui. Tu as tes propres problèmes. Tu pourrais améliorer ta vie au lieu de courir derrière un rêve qui ne t'appartient même pas.

Bobo repoussa sa patte.

— Kéké est mon ami.

— L'amitié ne paie pas les réparations d'une maison.

Ces mots frappèrent Bobo plus fort qu'il ne voulait l'admettre.

Rango s'éloigna tranquillement.

Cette fois, il ne laissa pas la bourse sur une table.

Il la glissa directement dans la patte de Bobo.

Le babouin resta immobile.

Il aurait pu la jeter. Il aurait pu courir prévenir Kéké. Il aurait pu retourner au palais pour dénoncer les manœuvres de Crocodile.

Mais il ne fit rien.

Il serra simplement la bourse et rentra chez lui.

Pendant ce temps, Kéké était déjà au bord de la rivière avec Komba, Nala et plusieurs habitants.

Ils avaient décidé de commencer par nettoyer une partie du terrain et de préparer les premiers matériaux.

Komba examinait les berges.

— Nous devons choisir un emplacement solide. Si nous construisons au mauvais endroit, le courant risque d'emporter les fondations.

Kéké hocha la tête.

— Je préfère que notre pont soit solide. Je n'ai aucune envie de devenir le premier hérisson à traverser une rivière sur un morceau de bois en priant les ancêtres.

Nala sourit.

— Tu ne peux pas rester sérieux cinq minutes ?

— Je peux. Mais je facture très cher.

Quelques habitants rirent.

Saphira arriva avec plusieurs paniers contenant des outils et des cordes.

— J'ai réussi à convaincre trois commerçants de nous aider.

Kéké se précipita vers elle.

— Madame Saphira, vous êtes officiellement la meilleure gazelle de tout Mambélé !

— Et si je ne t'apporte rien demain ?

— Je réviserai mon classement.

Les rires reprirent.

Pour la première fois, le chantier ressemblait à quelque chose de réel.

Les animaux déplaçaient les pierres, triaient le bois et nettoyaient les abords de la rivière. Certains n'avaient jamais participé à un projet collectif. Ils découvraient le plaisir de travailler pour quelque chose qui leur appartenait à tous.

Kéké observait cette scène avec émotion.

Il imaginait les enfants traversant le pont sans peur, les mères transportant leurs paniers sans risquer leur vie et les vieux

animaux pouvant rejoindre le marché sans attendre qu'un bateau accepte de les prendre.

Il se tourna vers Bobo, qui venait d'arriver.

— Regarde ça, mon frère ! Nous sommes en train de construire quelque chose.

Bobo essaya de sourire.

— Oui… c'est bien.

Kéké le dévisagea.

— Tu as une tête bizarre.

— C'est ma tête normale.

— Non. Ta tête normale ressemble à une banane qui aurait perdu confiance en elle.

Bobo ne rit pas.

Kéké posa une patte sur son épaule.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien. Je suis simplement fatigué.

Kéké le crut.

Il ne pouvait pas imaginer que son meilleur ami venait de franchir une limite qu'il aurait autrefois juré ne jamais dépasser.

À la tombée de la nuit, Rango retrouva Bobo derrière une vieille remise.

La hyène n'était pas seule. Deux gardes royaux l'accompagnaient.

— Tu es venu, dit-elle.

Bobo regarda les gardes.

— Je veux savoir ce que vous comptez faire.

Rango sourit.

— Rien de grave. Nous voulons simplement éviter que le chantier continue sans autorisation.

— Et Kéké ?

— Il ne lui arrivera rien s'il comprend rapidement.

Bobo baissa les yeux.

— Je ne veux pas qu'il soit blessé.

— Alors aide-nous à éviter les problèmes.

La hyène lui demanda où le groupe devait se retrouver le lendemain et quels matériaux seraient déjà présents sur le terrain.

Bobo hésita.

Il savait qu'en répondant, il mettait le projet de son ami en danger.

Mais il pensa à sa maison, à ses difficultés et à l'argent qu'il avait déjà dépensé pour réparer une partie de son toit.

Il pensa aussi aux paroles de Rango : l'amitié ne paie pas les réparations d'une maison.

Alors il parla.

Il donna l'heure du rendez-vous, indiqua l'emplacement du matériel et précisa que Komba devait apporter les outils principaux.

Rango l'écouta sans l'interrompre.

Lorsqu'il eut terminé, la hyène posa une autre petite bourse devant lui.

— Tu as fait le bon choix.

Bobo ne prit pas immédiatement l'argent.

— Promets-moi que personne ne fera de mal à Kéké.

— Je te le promets.

Mais Rango ne lui avait jamais promis de dire la vérité.

Et Bobo, dans son désespoir, venait de confondre une promesse avec une garantie.

Le lendemain, Kéké se réveilla de bonne humeur.

Il avait préparé un petit discours pour les habitants.

Maimouna le regarda attacher une corde autour de son épaule.

— Tu repars déjà ?

— Oui, maman. Aujourd'hui, nous allons avancer sérieusement.

Elle hésita.

— Kéké…

— Oui ?

Elle voulut lui parler de sa rencontre avec Crocodile. Elle voulut lui dire qu'on l'avait menacée, qu'il devait être prudent et qu'elle avait peur.

Mais en voyant son sourire, elle n'en eut pas le courage.

— Fais attention à toi.

Kéké l'embrassa sur le front.

— Ne t'inquiète pas. Je reviendrai avec une bonne nouvelle.

Il sortit.

Quelques minutes plus tard, il rejoignit les autres au bord de la rivière.

Komba avait déjà disposé les outils. Nala discutait avec les habitants et Saphira distribuait de l'eau.

Kéké monta sur une grosse pierre.

— Mes chers concitoyens…

Bobo lui lança un regard.

— Ne commence pas à parler comme le roi.

— Laisse-moi faire. Je répète mon discours depuis hier.

Kéké prit une grande inspiration.

— Aujourd'hui, nous ne sommes pas ici pour construire seulement du bois et des pierres. Nous sommes ici pour construire un avenir où nos enfants n'auront plus besoin de supplier un bateau pour rentrer chez eux…

Il n'eut pas le temps de terminer.

Un bruit violent retentit derrière eux.

Des gardes surgirent des deux côtés du terrain.

À leur tête se trouvait le général Grondor.

— ARRÊTEZ IMMÉDIATEMENT LES TRAVAUX !

Les habitants se figèrent.

Kéké descendit lentement de sa pierre.

— Général, vous avez un talent incroyable pour arriver au moment où les choses commencent à devenir intéressantes.

Grondor ne sourit pas.

— Ce chantier est illégal. Aucun ordre royal ne l'autorise.

Komba s'avança.

— Nous ne construisons encore aucune fondation. Nous préparons seulement le terrain.
— Je n'ai pas demandé ton avis.
Les gardes commencèrent à saisir les outils.
Nala tenta de s'interposer.
— Vous ne pouvez pas prendre du matériel que les habitants ont acheté avec leurs propres économies !
Un garde la repoussa brutalement.
Kéké se précipita vers elle.
— Ne la touchez pas !
Grondor s'approcha du hérisson.
— Tu as déjà été averti. Pourquoi continues-tu ?
— Parce que la rivière n'a pas reçu votre avertissement. Elle continue de noyer les habitants.
Le général leva la patte.
Un garde frappa Kéké au visage.
Le petit hérisson tomba sur le sol.
Un silence glacial envahit le chantier.
Bobo fit un pas en avant, mais s'arrêta brusquement.

Kéké se releva lentement. Une petite trace de sang apparaissait près de son museau.

Il regarda le garde.
— Voilà donc votre manière de répondre aux questions. Je dois reconnaître que votre argumentation manque de délicatesse.
Grondor ordonna aux soldats de continuer.

Les cordes furent arrachées. Les morceaux de bois furent jetés dans la boue. Les outils furent confisqués. Komba fut attaché pour avoir résisté et Nala reçut l'ordre de ne plus s'approcher du terrain.

Saphira protesta, mais un garde lui arracha son panier.
En quelques minutes, le chantier fut détruit.
Kéké regardait les matériaux dispersés.
Ce n'était pas seulement du bois qu'on venait de lui prendre.

C'était le travail de plusieurs habitants, leurs petites économies, leurs heures de fatigue et une partie de leur confiance.

Il se tourna vers Bobo.

— Tu as vu ? Ils ont tout détruit.

Bobo baissa la tête.

— Oui…

— Mais pourquoi es-tu si silencieux ?

— Je ne sais pas quoi dire.

Kéké posa une patte sur son épaule.

— Ne t'inquiète pas. Nous recommencerons.

Bobo ferma les yeux.

Ces mots lui firent plus mal que toutes les insultes qu'il avait entendues dans sa vie.

Les habitants commencèrent à quitter les lieux.

Kéké resta quelques instants près de la rivière pour récupérer son dessin. Le papier était déchiré et couvert de boue.

Il le ramassa avec précaution.

Une voix l'appela.

— Kéké !

C'était Nala.

Elle s'approcha difficilement.

— Il faut que je te parle.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle regarda autour d'elle.

— J'ai entendu deux gardes discuter. Ils savaient exactement où nous serions, à quelle heure et quels matériaux nous avions apportés.

Kéké fronça les sourcils.

— Et alors ?

— Ils ne pouvaient pas le savoir par hasard. Quelqu'un leur a donné ces informations.

Le hérisson resta immobile.

Il pensa à Saphira, à Komba, à Nala, à Tata Zézé... puis à Bobo.

Il rejeta aussitôt cette idée.

— Impossible.

— Je ne dis pas que c'est lui.

— Bobo est mon frère. Il ne ferait jamais ça.

Nala ne répondit pas.

Kéké ramassa son dessin et s'éloigna.

Mais, au fond de lui, une petite inquiétude venait de naître.

Le soir, Bobo rentra chez lui.

Il posa les deux bourses sur sa caisse en bois.

Il avait voulu croire qu'il pouvait aider sa famille sans faire de mal à son ami. Il avait voulu croire que Rango respecterait sa parole.

Mais les images de Kéké tombant sous le coup du garde revenaient sans cesse.

Il entendait encore sa voix :

« Ne t'inquiète pas. Nous recommencerons. »

Bobo se prit la tête entre les mains.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

Il sortit de chez lui et se mit à courir en direction de la maison de Kéké.

Il devait tout lui dire.

Il devait lui avouer qu'il avait parlé à Rango, qu'il avait donné les informations et qu'il avait accepté l'argent.

Il devait le faire avant qu'il ne soit trop tard.

Mais, en arrivant près de la maison, il aperçut deux gardes royaux cachés derrière un arbre.

L'un d'eux tenait un document.

Bobo reconnut le sceau du palais.

Il s'approcha discrètement et entendit quelques mots.

— Le ministre veut que la mère soit surveillée dès demain. Le fils ne doit plus avoir personne pour le protéger.

Bobo sentit son sang se glacer.

Il venait de comprendre que son arrangement avec Rango n'était pas terminé.

La trahison qu'il avait commise n'avait pas apaisé Crocodile.

Elle lui avait simplement ouvert une porte.

Bobo recula lentement.

Puis il repartit dans l'obscurité, incapable de trouver le courage de frapper à la porte de son ami.

À l'intérieur, Kéké était assis près de sa mère.

Maimouna lui nettoyait doucement la blessure au visage.

— Tu vois, mon fils ? Je t'avais demandé de faire attention.

Kéké essaya de sourire.

— Ce n'est rien, maman. J'ai simplement rencontré un garde qui ne sait pas discuter.

Maimouna posa le tissu.

— Tu n'es pas obligé de faire rire tout le monde lorsque tu as mal.

Kéké baissa les yeux.

Pendant quelques secondes, son visage perdit toute expression.

— Si je ne fais pas rire les autres, maman, ils vont finir par remarquer que j'ai peur.

Maimouna le prit doucement dans ses bras.

Il se laissa faire.

Pour une fois, il ne trouva aucune plaisanterie.

Dehors, Bobo regardait la petite maison depuis l'autre côté du chemin.

Il voulait entrer.

Il voulait demander pardon.

Mais il savait que les mots ne suffiraient pas à réparer ce qu'il venait de détruire.

Et pendant que Kéké cherchait encore comment sauver son rêve, les puissants préparaient déjà la prochaine attaque.

Cette fois, ils ne visaient plus seulement son pont.

Ils visaient tout ce qu'il aimait.

## CHAPITRE VI
# LE JOUR OÙ KÉKÉ PERDIT TOUT

Le soleil venait à peine de se lever sur Mambélé.

Dans le quartier des Oubliés, les habitants reprenaient difficilement leurs activités. La veille, les gardes royaux avaient détruit le chantier du pont. Certains avaient perdu leurs outils, d'autres leurs économies. Komba avait été emmené pour avoir résisté aux soldats, tandis que Nala et Saphira avaient reçu des avertissements.

Mais pour Kéké, le plus difficile n'était pas la destruction du chantier.

C'était de devoir annoncer à sa mère qu'il avait échoué.

Il était assis devant la maison, les pattes posées sur les genoux. Son dessin du pont reposait à côté de lui. Le papier était déchiré, couvert de boue et presque illisible.

Il le regardait depuis plusieurs minutes.

— Tu comptes lui parler ? demanda Maimouna depuis la porte.

Kéké leva la tête.

— À qui ?

— À ton dessin. Tu le regardes comme s'il allait te répondre.

— J'attends qu'il me présente des excuses. Il n'a pas été très solide hier.

Maimouna s'approcha et s'assit près de lui.

— Mon fils, tu n'as pas échoué.

— Pourtant, il n'y a plus de chantier.

— Un chantier peut être détruit. Une idée, c'est plus difficile.

Kéké baissa les yeux.

— Et si je n'étais pas assez fort ?

Sa mère lui caressa doucement la tête.

— Tu n'as pas besoin d'être le plus fort. Tu dois seulement savoir pourquoi tu as commencé.

Il se blottit contre elle.

Pendant un instant, le monde sembla moins cruel.
Mais cette tranquillité ne dura pas.
Des pas lourds résonnèrent devant la maison.

Trois gardes royaux apparurent devant la petite habitation.
À leur tête se trouvait un officier que Kéké n'avait jamais vu.
— Nous cherchons Kéké, le hérisson.
Kéké se leva.
— Vous avez de la chance. Il habite justement ici. Mais je vous préviens, il n'a pas beaucoup d'argent.
L'officier ne sourit pas.
— Tu es accusé d'avoir organisé une activité illégale contre les décisions du palais.
— Organiser une activité illégale ? Nous avons déplacé des pierres !
— Tu as défié les autorités, rassemblé des habitants et provoqué des troubles publics.
Kéké ouvrit les pattes.
— Si aider les animaux à ne pas se noyer est devenu un crime, je comprends mieux pourquoi notre royaume a tant de problèmes.
L'officier fit un signe.
Deux gardes s'avancèrent.
Maimouna se plaça immédiatement devant son fils.
— Vous ne l'emmènerez pas !
— Écartez-vous, madame.
— Il n'a rien fait de mal !
— Nous avons des ordres.
Kéké posa doucement une patte sur le bras de sa mère.
— Maman, laisse-moi parler.
— Non, Kéké !
— Je vais simplement leur expliquer que leur intelligence a pris un jour de repos.
Il tenta de sourire.
Mais sa mère ne riait pas.

L'officier sortit un document.

— En réalité, nous avons également reçu l'ordre de vous conduire au palais, madame Maimouna.

Le visage de Kéké changea.

— Pourquoi ma mère ?

— Elle est soupçonnée d'avoir aidé à financer et à organiser le chantier.

Maimouna resta interdite.

— C'est faux !

— Vous pourrez vous expliquer devant le ministre.

Kéké se plaça devant elle.

— Vous voulez me punir ? Prenez-moi. Mais laissez ma mère tranquille.

L'officier le repoussa.

— Tu n'es pas en position de négocier.

Les gardes saisirent Maimouna par les bras.

Elle tenta de se dégager.

— Kéké !

Le jeune hérisson se jeta sur l'un des soldats.

Il le mordit à la patte.

— LÂCHEZ-LA !

Le garde le repoussa violemment. Kéké roula sur le sol et heurta une pierre.

Lorsqu'il releva la tête, il vit sa mère emmenée.

Elle se retourna une dernière fois.

— Kéké ! Ne fais rien de dangereux ! Tu m'entends ? Ne les laisse pas te transformer en quelqu'un que tu n'es pas !

Il voulut courir derrière elle.

Deux gardes le retinrent.

— MAMAN !

Elle disparut au bout du chemin.

Et, pour la première fois depuis longtemps, Kéké n'eut aucune plaisanterie à offrir au monde.

Lorsque les soldats partirent, Kéké resta longtemps devant la porte.

Il ne savait pas quoi faire.

Il regarda la maison.

La petite table où sa mère préparait les repas. Le vieux panier qu'elle utilisait pour vendre ses fruits. La couverture qu'elle lui avait cousue lorsqu'il était encore petit.

Tout était à sa place.

Sauf elle.

Il entra lentement.

— Maman ?

Le silence lui répondit.

Il s'approcha de la cuisine.

— Maman, tu as oublié de ranger ton panier.

Il attendit quelques secondes.

Puis il comprit qu'elle ne viendrait pas.

Il s'assit sur le sol.

Son regard se posa sur une vieille photographie de famille. On y voyait son père, Maimouna et lui, lorsqu'il était encore un tout petit hérisson.

Il prit la photographie entre ses pattes.

Son père était mort des années auparavant. Il avait à peine eu le temps de grandir avec lui. Depuis, sa mère avait tout fait pour lui offrir une vie digne, malgré la pauvreté.

Elle travaillait lorsqu'elle était malade. Elle souriait lorsqu'elle avait faim. Elle cachait ses larmes pour ne pas inquiéter son fils.

Et maintenant, on venait de l'arracher à lui.

Kéké serra la photographie contre sa poitrine.

— Papa… tu avais raison de me dire de protéger maman.

Sa voix se brisa.

— Mais comment je fais maintenant ?

Il resta assis jusqu'à ce que ses yeux deviennent rouges.

Puis il se leva brusquement et essuya son visage.

— Bon. Très bien. Ils veulent jouer aux méchants ? Je vais leur montrer…

Il s'arrêta.

La colère ne suffisait pas.

Il n'avait ni soldats, ni argent, ni pouvoir.

Il n'avait même plus sa mère.

Il se laissa retomber sur le sol.

Cette fois, il pleura sans chercher à cacher ses larmes.

Bobo apprit l'arrestation de Maimouna quelques heures plus tard.

Il courut vers la maison de Kéké.

Lorsqu'il arriva, il trouva son ami assis devant la porte, les yeux gonflés.

— Kéké…

Le hérisson leva la tête.

— Ah, Bobo. Tu tombes bien. J'avais justement besoin de quelqu'un pour m'expliquer pourquoi le monde est devenu aussi stupide.

Bobo s'approcha.

— J'ai appris pour ta mère.

— Ils l'ont emmenée au palais.

— Je suis désolé.

Kéké le regarda.

— Désolé ne la ramènera pas.

Bobo baissa les yeux.

Il voulait tout avouer.

Mais il avait peur.

Peur que Kéké le frappe. Peur de perdre son amitié. Peur de devoir regarder en face le mal qu'il avait provoqué.

— Je vais t'aider à la retrouver, dit-il finalement.

Kéké se leva.

— Tu me le promets ?

— Oui.

Le hérisson le fixa quelques secondes.

Puis il hocha la tête.

— D'accord. Parce que si tu me trahis aussi, je crois que je n'aurai plus assez de piquants pour supporter tout ça.

Bobo sentit une douleur lui traverser la poitrine.

Kéké venait de lui offrir une confiance qu'il ne méritait plus.

Il détourna le regard.

Au palais, Maimouna était enfermée dans une petite salle sans fenêtre.

Crocodile entra accompagné du général Grondor.

— Madame Maimouna, j'espère que vous avez passé une bonne nuit.

Elle ne répondit pas.

— Votre fils est très têtu. Vous auriez pu lui apprendre à respecter les autorités.

— Respecter les autorités ne signifie pas accepter leurs injustices.

Crocodile soupira.

— Toujours cette obsession pour la justice ! Vous ressemblez beaucoup à votre mari.

Maimouna releva brusquement la tête.

— Que savez-vous de mon mari ?

Le ministre sourit.

— Plus de choses que vous ne l'imaginez.

Elle se leva.

— Ne prononcez plus son nom.

Crocodile se rapprocha.

— Votre mari aussi avait des questions. Il s'intéressait aux comptes du royaume. Il voulait comprendre pourquoi certaines sommes disparaissaient.

Le cœur de Maimouna se mit à battre plus vite.

— Vous mentez.

— Peut-être. Mais les morts ne peuvent plus témoigner.

Elle sentit ses pattes trembler.

Son mari avait-il réellement découvert quelque chose avant sa mort ?

Crocodile poursuivit :

— Vous voyez ? Les secrets de Mambélé sont parfois plus anciens que les animaux qui les cherchent.

Il fit signe à Grondor.

— Gardez-la ici jusqu'à ce que son fils comprenne.

Avant de sortir, il se retourna.

— Une mère peut être une excellente raison de se taire.

Maimouna ne répondit pas.

Mais elle venait de comprendre que son mari n'était peut-être pas mort simplement à cause d'une maladie.

Dans l'après-midi, Kéké et Bobo se rendirent au palais.

Ils furent arrêtés devant l'entrée principale.

— Nous voulons voir le ministre Crocodile, déclara Kéké.

Le garde éclata de rire.

— Le ministre ne reçoit pas les animaux qui insultent le pouvoir.

— Alors dites-lui que je suis venu lui présenter mes excuses.

Bobo le regarda avec étonnement.

— Tu vas vraiment t'excuser ?

— Bien sûr. Je vais lui présenter mes excuses de ne pas être né avec une couronne.

Le garde leva sa lance.

— Dégagez !

Kéké insista.

— Je veux seulement savoir où se trouve ma mère.

À ce moment-là, le ministre apparut sur les marches du palais.

— Tiens donc ! Le petit hérisson.

Kéké s'avança.

— Où est ma mère ?

— Elle se porte très bien.

— Je veux la voir.

— Ce n'est pas possible.

— Pourquoi ?
— Parce qu'elle fait l'objet d'une enquête.
Kéké serra les poings.
— Elle n'a rien fait.
Crocodile descendit quelques marches.
— Alors elle n'a rien à craindre.
— Vous savez très bien que vous mentez.
Le ministre sourit.
— Fais attention à tes paroles. Tu n'es qu'un petit animal sans influence.
Kéké leva les yeux vers lui.
— Peut-être. Mais même un petit animal peut voir qu'un grand crocodile a peur d'un pont.
Quelques gardes étouffèrent un rire.
Le sourire de Crocodile disparut.
— Emmenez-le !
Deux soldats s'avancèrent.
Bobo se plaça devant Kéké.
— Il n'a rien fait !
Grondor le repoussa.
Kéké tenta de résister, mais les gardes le maîtrisèrent.
Crocodile s'approcha de lui.
— Tu voulais construire un pont ? Tu aurais dû commencer par apprendre à traverser la vie sans te mêler des affaires des autres.
Kéké lui cracha au visage.
Un silence terrible s'abattit sur la cour.
Le ministre essuya lentement sa joue.
— Tu viens de faire une grave erreur.
Il ordonna aux gardes de l'enfermer.
Bobo resta immobile.
Il venait de voir son ami emmené sous ses yeux.
Et il savait exactement pourquoi tout cela arrivait.

Lorsque les gardes eurent disparu avec Kéké, Bobo resta seul devant le palais.

Rango s'approcha.

— Tu vois ? Tout aurait pu être évité.

Bobo se retourna brusquement.

— Tu m'avais promis qu'il ne lui arriverait rien !

— Je t'ai dit qu'il ne lui arriverait rien si tout se passait correctement.

— Tu as utilisé mes informations !

Rango haussa les épaules.

— Tu nous les as données volontairement.

Bobo voulut le frapper, mais deux gardes s'interposèrent.

— Calme-toi, mon ami. Tu as reçu ton argent. Tu as réparé ton toit. Tu as aidé ta famille. Ne viens pas maintenant jouer les héros.

Bobo tremblait.

— Je veux voir Crocodile.

— Le ministre n'a plus besoin de toi.

Rango s'éloigna.

Bobo regarda la bourse qui dépassait de sa poche.

Elle lui semblait soudain plus lourde qu'une pierre.

Il venait de comprendre qu'il avait vendu bien plus que des informations.

Il avait vendu la confiance de son meilleur ami.

Et il n'existait aucune bourse assez remplie pour la racheter.

Dans sa cellule, Kéké était assis dans un coin.

Ses pattes étaient douloureuses. Son visage portait encore les traces des coups reçus devant le palais.

Il regardait les barreaux.

Il pensa à sa mère.

Il se demanda si elle avait froid, si elle avait mangé, si elle pleurait aussi.

Puis il pensa à son père.

Il revit vaguement son visage, sa voix et ses grandes pattes qui le portaient lorsqu'il était petit.

Il se souvint d'une phrase que son père lui répétait :

« Un jour, mon fils, tu comprendras que le courage ne consiste pas à ne jamais avoir peur. Il consiste à avancer même lorsque tes jambes tremblent. »

Kéké ferma les yeux.

— Papa, mes jambes tremblent beaucoup aujourd'hui.

Une larme glissa sur son museau.

Il essuya rapidement son visage, mais une autre larme suivit.

— Je suis désolé. Je n'ai pas réussi à protéger maman.

Il posa sa tête contre le mur.

Pour la première fois, il ne pensait plus au pont.

Il ne pensait plus au roi.

Il ne pensait même plus à sa vengeance.

Il voulait seulement retrouver sa mère et rentrer chez lui.

Mais le palais avait décidé que son rêve devait mourir avec son espoir.

Dans le couloir, des pas approchèrent.

Une silhouette s'arrêta devant sa cellule.

Kéké leva la tête.

C'était Bobo.

Le babouin avait les yeux remplis de larmes.

— Kéké…

Le hérisson se redressa.

— Tu as réussi à venir ?

Bobo s'approcha des barreaux.

Il ouvrit la bouche, mais aucun mot ne sortit.

Kéké remarqua son visage.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Bobo baissa la tête.

— Il faut que je te dise quelque chose.

— Je t'écoute.

Le babouin trembla.

— C'est à cause de moi qu'ils ont détruit le chantier.

Kéké ne bougea plus.

— Quoi ?

— Rango m'a donné de l'argent. Il m'a demandé des informations sur le chantier. Je lui ai dit où nous devions nous retrouver et ce que nous préparions.

Le silence devint insupportable.

Kéké le regarda longuement.

— Tu savais ?

Bobo pleurait maintenant.

— Oui…

— Tu savais qu'ils allaient venir ?

— Je ne pensais pas qu'ils vous feraient du mal.

Kéké recula d'un pas.

— Et ma mère ?

Bobo ne répondit pas.

— BOBO ! ET MA MÈRE ?

Le babouin éclata en sanglots.

— Je ne savais pas qu'ils allaient l'arrêter…

Kéké sentit quelque chose se briser en lui.

Il aurait préféré recevoir un nouveau coup. Il aurait préféré que Crocodile lui arrache ses piquants un à un. Il aurait même préféré être abandonné au milieu de la rivière.

Mais pas ça.

Pas Bobo.

Pas son frère de cœur.

Il s'approcha lentement des barreaux.

— Tu te souviens du jour où nous avons décidé de construire ce pont ?

Bobo hocha la tête.

— Tu m'avais demandé si j'étais assez fou pour te suivre.

— Oui…

— Et je t'avais répondu que j'étais assez fou pour te faire confiance.

Kéké baissa la tête.

— J'aurais préféré que tu me dises que tu avais peur. J'aurais préféré que tu m'abandonnes devant tout le monde. Mais tu as choisi de me sourire pendant que tu préparais ma chute.

Bobo posa ses pattes contre les barreaux.

— Pardonne-moi…

Kéké ferma les yeux.

— Va-t'en.

— Kéké, s'il te plaît…

— VA-T'EN !

Le cri résonna dans tout le couloir.

Bobo recula.

Il resta quelques secondes devant la cellule, puis partit en pleurant.

Kéké s'assit de nouveau.

Il avait perdu son chantier.

Il avait perdu sa liberté.

Sa mère était prisonnière.

Et son meilleur ami venait de lui apprendre qu'il avait contribué à sa destruction.

Il regarda ses petites pattes.

— Finalement, papa… je crois que les grands n'ont même pas besoin de nous écraser. Parfois, ils trouvent simplement quelqu'un pour le faire à leur place.

Il se coucha sur le sol froid.

Dans l'obscurité, il entendit une voix provenant d'une cellule voisine.

— Petit… ne pleure pas trop fort.

Kéké releva la tête.

— Pourquoi ?

— Parce que les murs ont des oreilles ici.

Kéké observa l'obscurité.

— Et vous, vous êtes qui ?

La voix répondit après un long silence :

— Quelqu'un qui connaît la véritable histoire de ton père.

Kéké se redressa brusquement.

Son père ?

Avant qu'il puisse poser une autre question, des pas retentirent dans le couloir.

La voix se tut.

Une porte claqua.

Et Kéké comprit que son histoire venait de prendre une direction qu'il n'avait jamais imaginée.

## CHAPITRE VII
# LES LARMES DERRIÈRE LES BARREAUX

La prison royale de Mambélé n'était pas un endroit où l'on venait simplement perdre sa liberté. C'était un endroit où l'on apprenait à perdre peu à peu tout ce qui faisait de soi un être vivant.

Les murs étaient humides, le sol froid et l'air chargé d'une odeur désagréable. Les cellules étaient si étroites que certains prisonniers ne pouvaient même pas s'allonger correctement.

Dans l'une d'elles, Kéké était assis contre le mur.

Il n'avait presque pas dormi.

La révélation de Bobo continuait de tourner dans sa tête. Chaque fois qu'il fermait les yeux, il revoyait le visage de son ami derrière les barreaux.

Il revoyait aussi le chantier détruit, les gardes qui frappaient les habitants et sa mère emmenée de force.

Il avait toujours pensé que les ennemis se trouvaient de l'autre côté des murs du palais.

Il découvrait maintenant que certains pouvaient se tenir à côté de vous, vous sourire et vous appeler frère.

Un bruit de pas interrompit ses pensées.

— Petit hérisson…

C'était encore la voix de la cellule voisine.

Kéké tourna la tête.

— Vous êtes toujours là ?

— Malheureusement pour ceux qui me détestent.

— Je comprends. Vous devez être très populaire ici.

Un petit rire rauque se fit entendre.

— Tu as encore assez d'humour pour plaisanter ?

Kéké baissa les yeux.

— C'est tout ce qu'il me reste.

Un silence suivit.

Puis le prisonnier reprit :

— Je t'ai dit que je connaissais ton père.

Kéké se redressa.

— Vous l'avez connu ?

— Très bien, même.

— Qui êtes-vous ?

— On m'appelait Django. J'étais autrefois chargé de transmettre certains documents entre les responsables du royaume.

— Et pourquoi êtes-vous ici ?

Django eut un rire amer.

— Pour avoir découvert des choses que les puissants préféraient garder enterrées.

Kéké s'approcha des barreaux qui séparaient les deux cellules.

— Quelles choses ?

La voix de Django devint plus grave.

— L'ancien projet de pont. Les fonds disparus. Les faux rapports. Et surtout… la mort de ton père.

Le cœur de Kéké se mit à battre plus vite.

— Vous savez comment mon père est mort ?

— Je sais pourquoi sa mort a toujours semblé étrange.

Kéké resta immobile.

Depuis des années, il avait accepté l'explication donnée par sa mère : son père était mort d'une maladie après plusieurs semaines de souffrance.

Mais si cette histoire cachait autre chose ?

— Dites-moi la vérité, supplia-t-il.

Django soupira.

— Pas maintenant. Les murs ont des oreilles et les gardes ne sont jamais aussi sourds qu'ils le prétendent. Mais je peux te dire une chose : ton père n'était pas un simple ouvrier. Il avait découvert une partie du système qui permettait à Crocodile et à ses complices de voler les ressources du royaume.

Kéké sentit ses pattes devenir froides.

— Vous voulez dire que le ministre connaissait mon père ?
— Il le connaissait mieux que tu ne le crois.

Pendant ce temps, dans une autre partie de la prison, Maimouna était assise seule.

Elle n'avait presque rien mangé depuis son arrestation.

Elle pensait à Kéké.

Elle imaginait son fils enfermé dans une cellule froide, sans savoir où elle se trouvait. Elle se demandait s'il avait pu dormir, s'il avait été frappé, s'il avait encore trouvé la force de sourire.

Une gardienne déposa un morceau de pain devant elle.

— Mange.

Maimouna regarda le pain.

— Je voudrais savoir où se trouve mon fils.
— Ce n'est pas mon problème.
— Il est innocent.

La gardienne haussa les épaules.

— Ici, tout le monde est innocent.

Maimouna prit le pain, mais ne le mangea pas.

Elle se rappela les premières années de sa vie avec son mari. Ils n'avaient presque rien, mais ils étaient heureux. Son époux travaillait dur, rentrait tard et trouvait toujours un moyen de faire rire leur petit Kéké.

Il avait une habitude étrange : chaque fois que leur fils faisait une bêtise, il lui disait qu'un jour ses paroles lui ouvriraient des portes ou lui attireraient des problèmes.

Il avait malheureusement eu raison.

Maimouna posa une patte sur son visage.

— Mon petit hérisson…

Une larme coula sur sa joue.

Elle ne voulait pas mourir dans cette prison. Pas parce qu'elle avait peur de la mort, mais parce qu'elle ne pouvait pas supporter l'idée de laisser son fils seul dans un monde aussi cruel.

Au palais, Bobo attendait devant le bureau de Crocodile.

Il avait demandé à rencontrer le ministre plusieurs fois. Chaque fois, on lui avait répondu qu'il était occupé.

Finalement, un garde ouvrit la porte.

— Entre.

Crocodile était assis derrière son bureau.

— Ah ! Notre petit informateur.

Bobo serra les poings.

— Vous m'aviez promis que Kéké ne serait pas blessé.

Le ministre leva lentement les yeux.

— Et alors ?

— Vous avez détruit son chantier, arrêté sa mère et vous l'avez enfermé !

Crocodile se mit à rire.

— Tu sembles oublier que c'est toi qui nous as donné les informations.

Bobo baissa la tête.

— Je pensais que vous vouliez seulement arrêter les travaux.

— Et tu as obtenu ce que tu voulais : de l'argent pour ta maison.

— Je ne veux plus de votre argent.

Le ministre se leva.

— C'est trop tard pour devenir honnête, mon cher Bobo.

Il contourna son bureau.

— Tu sais ce qui différencie les animaux intelligents des animaux stupides ? Les premiers comprennent rapidement quand ils ont intérêt à se taire.

Bobo le fixa.

— Je ne vous aiderai plus.

Crocodile sourit.

— Tu crois que tu peux simplement partir ? Tu connais maintenant certaines de nos méthodes. Tu as reçu de l'argent. Tu as participé à une opération contre un citoyen du royaume.

Il s'approcha davantage.

— Si tu parles, tu tomberas avec nous.

Bobo sentit ses pattes trembler.

Il venait de comprendre qu'il n'était plus seulement un complice.

Il était devenu un prisonnier sans barreaux.

Dans l'après-midi, Grondor entra dans la cellule de Kéké.

Le gorille tenait un petit document.

— Debout !

Kéké se leva difficilement.

— Vous pourriez au moins dire bonjour. Nous sommes enfermés, pas abandonnés à l'éducation sauvage.

Grondor lui lança un regard glacial.

— Tu as toujours envie de plaisanter ?

— Non. Mais je n'ai pas trouvé d'autre moyen de rendre cet endroit supportable.

Le général lui tendit le document.

— Tu vas signer.

Kéké observa la feuille.

Il s'agissait d'une déclaration reconnaissant qu'il avait organisé une révolte contre le roi et qu'il avait manipulé les habitants pour provoquer des troubles.

Il releva la tête.

— Vous voulez que je signe un mensonge ?

— Tu reconnais les faits et tu seras peut-être libéré plus rapidement.

— Et si je refuse ?

Grondor se pencha vers lui.

— Tu resteras ici.

Kéké regarda le document une nouvelle fois.

Il pensa à sa mère.

Il pensa à Bobo.

Il pensa à tous les animaux qui avaient perdu leurs outils et leurs économies.

Puis il déchira la feuille en deux.

Grondor resta silencieux.

— Tu viens de compliquer ta situation.

Kéké lui tendit les morceaux.

— Désolé. Je n'ai jamais aimé les devoirs à la maison.

Le général le frappa violemment.

Kéké tomba sur le sol.

Grondor sortit en ordonnant aux gardes de ne pas lui donner de nourriture supplémentaire.

Le hérisson resta couché, incapable de se relever immédiatement.

Dans la cellule voisine, Django avait tout entendu.

— Petit…

Kéké ne répondit pas.

— Petit, écoute-moi.

— Quoi encore ?

— Ton père aurait été fier de toi.

Kéké ferma les yeux.

Cette phrase lui fit plus mal que le coup du général.

La nuit tomba.

Lorsque les gardes eurent terminé leur ronde, Django reprit la parole.

— Je vais te raconter ce que je sais.

Kéké se rapprocha des barreaux.

— Je vous écoute.

— Ton père s'appelait Amadou. Il travaillait autrefois dans les services chargés de contrôler les dépenses royales. Il était honnête, méticuleux et refusait de signer des documents qu'il savait faux.

Kéké écoutait sans bouger.

— À cette époque, le royaume avait lancé un grand projet de construction. Plusieurs routes, des écoles et un pont devaient être construits pour les habitants des quartiers pauvres. Une somme importante avait été réservée à ces travaux.

— Le pont de la rivière ?

— Oui. Mais une partie de l'argent a disparu. Ton père a découvert que les documents avaient été falsifiés et que plusieurs responsables détournaient les fonds.
— Crocodile ?
Django marqua une pause.
— Crocodile était déjà très influent. Il n'était pas encore ministre, mais il travaillait avec ceux qui contrôlaient les finances.
Kéké sentit sa colère grandir.
— Et mon père a dénoncé tout cela ?
— Il a essayé. Il avait même rassemblé des preuves.
— Quelles preuves ?
— Des registres, des lettres et des copies de documents. Il les avait confiés à quelqu'un en qui il avait confiance.
— À qui ?
Django hésita.
— Je ne connais pas son identité avec certitude. Mais je sais que les preuves n'ont jamais été retrouvées.
Kéké resta silencieux.
— Et sa mort ?
La voix de Django devint plus basse.
— Quelques semaines après avoir découvert le détournement, ton père est tombé gravement malade. Il avait été empoisonné, selon ce que m'a confié un ancien médecin du palais.
Kéké recula.
— Non…
— Je n'ai jamais pu obtenir une preuve définitive. Mais plusieurs témoins ont disparu et le médecin a quitté le royaume peu après.
Kéké secoua la tête.
— Ma mère m'a toujours dit qu'il était mort d'une maladie.
— Peut-être voulait-elle te protéger.
Le jeune hérisson posa ses pattes sur son visage.

Il revit son père allongé, les yeux fatigués, respirant difficilement. Il était trop jeune à l'époque pour comprendre ce qui se passait.

Il se souvenait seulement de sa mère qui pleurait en silence.

Il se souvenait de la maison devenue vide.

Il se souvenait d'avoir demandé pourquoi son père ne se réveillait plus.

Et maintenant, un inconnu lui disait que cette mort n'était peut-être pas naturelle.

— Pourquoi personne n'a rien fait ? demanda-t-il.

Django répondit doucement :

— Parce que ceux qui connaissaient la vérité avaient peur. Et ceux qui n'avaient pas peur ont été réduits au silence.

Kéké resta longtemps sans parler.

Puis il murmura :

— Alors ce n'est pas seulement mon pont qu'ils veulent détruire. Ils ont déjà détruit ma famille.

Le lendemain matin, une gardienne conduisit Maimouna dans une petite salle.

Crocodile l'y attendait.

— Vous avez réfléchi ?

Maimouna le regarda sans répondre.

— Votre fils est obstiné. Il refuse de reconnaître ses fautes. Mais je peux arranger les choses.

— Que voulez-vous ?

— Que vous lui demandiez d'abandonner définitivement son projet. Qu'il cesse de parler de l'ancien pont et qu'il ne cherche plus à connaître le passé de son père.

Maimouna sentit son cœur s'arrêter un instant.

— Pourquoi parlez-vous de son père ?

Crocodile sourit.

— Parce que certaines histoires doivent rester enterrées.

Elle comprit alors que les paroles de Django, qu'elle ne connaissait pas encore, n'étaient peut-être pas de simples rumeurs.

— Je ne demanderai pas à mon fils de renoncer à ce qui est juste.

Le ministre perdit patience.

— Vous préférez donc rester enfermée ?

— Je préfère être enfermée avec ma conscience que libre grâce à votre mensonge.

Crocodile se leva.

— Vous êtes aussi têtue que votre mari.

Maimouna le fixa.

— Et vous êtes toujours aussi lâche que ceux qui ont peur de la vérité.

Le ministre frappa la table.

— Emmenez-la !

Les gardes la saisirent.

Mais avant de sortir, elle se retourna.

— Vous pouvez enfermer mon fils, détruire son pont et nous prendre notre maison. Mais vous ne pourrez jamais lui enlever ce que son père lui a appris.

Crocodile ne répondit pas.

Il resta debout, les mâchoires serrées.

Dans la soirée, Kéké entendit des pas s'approcher de sa cellule.

Il pensa d'abord à Grondor.

Mais lorsqu'il leva la tête, il aperçut une silhouette qu'il ne connaissait pas.

Une panthère noire se tenait devant les barreaux.

Elle portait une longue cape sombre et son regard était calme.

— Tu es Kéké ?

— Cela dépend. Si vous venez me vendre une assurance, je suis déjà ruiné.

La panthère ne sourit pas.

— Je m'appelle Malika.

Django, dans la cellule voisine, se redressa brusquement.
— Malika…
La panthère tourna légèrement la tête.
— Django. Je vois que tu es toujours vivant.
— Malheureusement, pour certains.
Malika reporta son attention sur Kéké.
— Je connais ton père. Et je sais où se trouvent les documents qu'il avait cachés avant sa mort.
Kéké se leva immédiatement.
— Vous savez où sont les preuves ?
— Oui.
— Alors dites-moi où elles sont !
— Pas ici.
Elle regarda le couloir.
— Le palais surveille chaque mouvement. Si je te donne cette information maintenant, tu risques de ne jamais sortir de cette prison.
Kéké s'approcha des barreaux.
— Ma mère est enfermée ici. Mon ami m'a trahi. Mon projet a été détruit. Qu'est-ce que je risque encore de perdre ?
Malika le regarda longuement.
— Il te reste la vérité. Et crois-moi, certains sont prêts à tuer pour qu'elle ne sorte jamais de l'ombre.
Elle glissa discrètement un petit morceau de papier entre les barreaux.
— Garde ceci. Ne le montre à personne. Lorsque tu sortiras, cherche la vieille maison derrière les trois baobabs. Tu y trouveras quelqu'un qui pourra t'aider.
Kéké prit le papier.
— Pourquoi m'aider ?
Malika répondit simplement :
— Parce que ton père m'a autrefois sauvé la vie.
Des pas résonnèrent au bout du couloir.
La panthère recula.
— Ne fais confiance à personne sans avoir de raison de le faire.

Puis elle disparut dans l'obscurité.

Kéké ouvrit le petit papier.

Il n'y avait qu'une phrase :

« Celui qui possède les preuves possède la clé de Mambélé. »

Cette nuit-là, Kéké ne dormit presque pas.

Il pensait à son père, à sa mère, à Bobo et à Malika.

Il ne savait plus à qui faire confiance.

Il avait envie de retrouver Bobo pour lui demander pourquoi. Il avait envie de courir vers sa mère et de se jeter dans ses bras. Il avait envie de rentrer chez lui et de retrouver cette vie pauvre, mais paisible, qu'il connaissait autrefois.

Il aurait même accepté de ne plus jamais parler du pont.

Mais il savait que cela ne changerait rien.

Les animaux continueraient à traverser la rivière au péril de leur vie. Les puissants continueraient à voler. Et les habitants des quartiers pauvres continueraient à payer le prix de leur silence.

Kéké posa le papier contre sa poitrine.

— Papa, je ne sais pas si je suis assez courageux pour tout ça.

Il regarda les barreaux.

— Mais je vais essayer.

Dans la cellule voisine, Django murmura :

— C'est exactement ce que ton père aurait dit.

Kéké esquissa un sourire fatigué.

— Vous savez, vous commencez à devenir aussi bavard que moi.

Django rit doucement.

Pour la première fois depuis plusieurs jours, Kéké sourit véritablement.

Mais ce sourire ne dura pas.

Un cri retentit dans le couloir.

Une gardienne courait vers les cellules.

— Levez-vous ! Levez-vous !

Kéké se redressa.

— Qu'est-ce qui se passe ?

La gardienne s'arrêta devant sa cellule.

— Ta mère…

Le monde sembla s'arrêter.

— Quoi, ma mère ?

La gardienne avala difficilement sa salive.

— Elle a été transférée. Le ministre a ordonné qu'on l'éloigne de cette prison.

Kéké saisit les barreaux.

— Où l'avez-vous emmenée ?

— Je ne sais pas.

— MENTEZ PAS ! OÙ EST MA MÈRE ?

La gardienne recula.

— Je ne sais vraiment pas !

Kéké frappa les barreaux de toutes ses forces.

— MAMAN !

Sa voix se brisa dans le couloir.

Il cria encore.

Puis encore.

Mais aucune réponse ne vint.

Il finit par tomber à genoux.

Django, dans la cellule voisine, ne disait rien.

Il savait que certains chagrins ne pouvaient pas être apaisés par des paroles.

Kéké resta ainsi longtemps, les pattes tremblantes, les yeux fixés sur la porte.

Il avait perdu sa liberté.

Il avait perdu son meilleur ami.

Il venait peut-être de perdre sa mère.

Mais au fond de cette douleur, une chose venait de changer.

Il ne voulait plus seulement construire un pont.

Il voulait découvrir pourquoi son père était mort, pourquoi les preuves avaient disparu et pourquoi Crocodile avait si peur de son passé.

Et cette fois, il ne laisserait personne lui faire croire que la vérité était un crime.

## CHAPITRE VIII
# LA RÉVOLTE DES OUBLIÉS

La nuit qui suivit le transfert de Maimouna fut la plus longue de la vie de Kéké.

Il n'avait pas fermé les yeux. Chaque fois qu'il entendait des pas dans le couloir, il se redressait, espérant qu'un garde viendrait lui annoncer que sa mère était revenue.

Mais personne ne venait.

Il avait crié jusqu'à perdre la voix. Il avait frappé les barreaux jusqu'à se blesser les pattes. Il avait même supplié un gardien de lui dire où elle se trouvait.

Rien.

Au petit matin, Django finit par lui parler.

— Petit, tu dois reprendre tes esprits.

Kéké ne répondit pas.

— Je sais que tu souffres, mais Crocodile veut précisément te voir dans cet état. Il veut que tu perdes espoir.

Le hérisson leva lentement la tête.

— Et si je n'ai plus la force de continuer ?

— Alors tu avanceras avec le peu qu'il te reste.

Kéké baissa les yeux vers le morceau de papier que Malika lui avait donné.

— Elle a dit que les preuves se trouvaient derrière les trois baobabs.

— Je connais cet endroit, répondit Django. Mais il faudra sortir d'ici avant de les chercher.

Kéké eut un rire sans joie.

— Excellente idée. Il ne nous manque plus qu'une porte, une clé et un miracle.

Django sourit.

— Les miracles commencent parfois lorsqu'on cesse de les attendre.

— Vous avez beaucoup de proverbes pour quelqu'un qui vit dans un trou.
— Et toi, beaucoup de paroles pour quelqu'un qui ne peut même pas ouvrir sa cellule.

Kéké esquissa un sourire.

Pour quelques secondes, il retrouva un peu de lui-même.

Mais derrière les murs de la prison, Mambélé était en train de changer.

Depuis l'arrestation de Kéké, les habitants du village des Oubliés ne parlaient plus de la même manière.

Au marché, les commerçants échangeaient des informations à voix basse. Près de la rivière, les familles se souvenaient des animaux emportés par le courant. Dans les petites maisons, les parents expliquaient à leurs enfants pourquoi le jeune hérisson avait été emprisonné.

Au début, certains avaient peur.

— Si nous parlons, ils viendront aussi nous chercher, disait un vieux singe.
— Et si nous ne parlons pas, combien d'autres enfants devront mourir dans cette rivière ? répondait une mère.

La peur était toujours présente, mais elle commençait à partager sa place avec la colère.

Saphira avait décidé de ne pas abandonner.

Elle organisait des réunions discrètes avec Nala et plusieurs commerçants. Komba, qui avait finalement été libéré sous surveillance, les rejoignit.

— Nous devons retrouver Kéké, déclara-t-il.

Nala secoua la tête.

— Nous devons également retrouver Maimouna. Personne ne sait où ils l'ont emmenée.

Saphira posa son panier.

— Crocodile pense que nous allons nous disperser. Il croit que nous avons peur de perdre ce que nous possédons.

Un vieux lapin répondit :

— Mais nous ne possédons presque rien.
— Justement, dit Saphira. Nous avons déjà tout perdu plusieurs fois. Nous n'avons plus à accepter qu'on nous prenne même notre dignité.

Un silence suivit.

Puis une petite voix s'éleva.
— Moi, je veux revoir Kéké.

C'était Piko, le jeune singe qui admirait le hérisson.
— Il m'avait promis qu'un jour je traverserais la rivière sans avoir peur.

Saphira posa une patte sur son épaule.
— Alors nous devons faire en sorte que cette promesse ne meure pas.

Bobo n'avait presque pas quitté sa maison depuis plusieurs jours.

Les deux bourses reçues de Rango étaient posées sur la table. Il les regardait chaque matin avec dégoût.

Le toit de sa maison avait été réparé. Sa famille avait pu acheter de la nourriture. Mais aucun de ces avantages ne lui apportait la moindre tranquillité.

Il revoyait constamment le visage de Kéké derrière les barreaux.

Il entendait encore ses paroles :

« J'aurais préféré que tu me dises que tu avais peur. »

Un matin, sa petite sœur entra dans la pièce.
— Grand frère, pourquoi tu ne ris plus ?

Bobo essaya de sourire.
— Je suis simplement fatigué.
— Tu es triste à cause de Kéké ?

Le babouin détourna les yeux.
— Oui.

La petite s'approcha.
— Il disait toujours que tu étais son frère.

Bobo sentit sa gorge se serrer.

— Je sais.
— Alors pourquoi tu l'as laissé tout seul ?
Il ne trouva aucune réponse.
La petite repartit en silence.
Bobo prit les bourses et sortit.
Il marcha jusqu'au bord de la rivière, là où Kéké avait commencé son chantier.
Il s'assit sur une pierre.
— Je suis désolé, mon frère…
Le vent emporta ses paroles.
Quelques minutes plus tard, Nala arriva.
Lorsqu'elle l'aperçut, son regard devint dur.
— Qu'est-ce que tu fais ici ?
— Je cherche Kéké.
— Tu as déjà beaucoup fait pour le perdre.
Bobo baissa la tête.
— Je sais.
— Tu as donné les informations à Rango. Tu savais qu'ils pouvaient détruire le chantier.
— J'avais besoin d'argent. J'ai été stupide.
Nala croisa les pattes.
— Non, Bobo. Tu as fait un choix. Ne transforme pas ta lâcheté en simple erreur.
Ces mots lui firent mal, mais il ne protesta pas.
— Je veux réparer ce que j'ai fait.
— Tu ne peux pas effacer ce qui s'est passé.
— Je sais. Mais je peux encore essayer de l'aider.
Nala l'observa longuement.
— Si tu veux vraiment aider Kéké, commence par dire toute la vérité.
Bobo hocha la tête.
— Je suis prêt.

Pendant ce temps, au palais, Crocodile recevait un rapport inquiétant.

— Les habitants commencent à se rassembler, annonça Rango.

Le ministre leva les yeux.

— Qui les dirige ?

— Saphira, Nala et Komba. Mais plusieurs autres animaux les rejoignent.

Crocodile frappa doucement la table.

— Et le babouin ?

— Il ne nous est plus utile.

Le ministre sourit.

— Alors surveillez-le également. Les animaux qui regrettent leurs décisions sont parfois plus dangereux que ceux qui les prennent.

Il se tourna vers Grondor.

— Je veux que les prisonniers restent séparés. Personne ne doit communiquer avec le hérisson.

— Compris.

— Et retrouvez Malika. Elle a recommencé à se mêler de nos affaires.

Grondor quitta la salle.

Crocodile ouvrit ensuite un vieux tiroir et en sortit un document jauni.

Il le regarda quelques secondes avant de le ranger.

Sur la première page figurait un nom :

AMADOU.

Le ministre referma brusquement le tiroir.

Il avait cru que cette histoire était terminée depuis longtemps.

Mais le fils d'Amadou venait de réveiller un passé que Crocodile aurait préféré ne jamais revoir.

À la tombée de la nuit, Malika retrouva Saphira derrière une vieille maison abandonnée.

La panthère avait appris que les habitants commençaient à préparer une action collective.

— Vous devez faire attention, leur dit-elle.

Nala répondit :

— Nous ne pouvons pas attendre éternellement.

— Je ne vous demande pas d'attendre. Je vous demande de ne pas agir sans réfléchir.

Malika leur révéla qu'elle avait autrefois travaillé avec Amadou, le père de Kéké.

Il avait découvert des preuves de détournement de fonds liés à plusieurs projets publics. Avant sa mort, il avait confié une partie de ces documents à des animaux de confiance.

— Les preuves existent donc réellement ? demanda Saphira.

— Oui. Et certaines se trouvent encore derrière les trois baobabs, dans une ancienne maison abandonnée.

Komba fronça les sourcils.

— Pourquoi ne pas les avoir récupérées plus tôt ?

— Parce que Crocodile surveille cet endroit depuis des années. Il pense que personne ne connaît son existence.

Malika sortit une petite clé.

— Nous devons retrouver ces documents avant qu'il ne les détruise.

Bobo, qui venait d'arriver avec Nala, prit la parole.

— Je connais les habitudes de Rango. Il se rend souvent près du vieux dépôt royal. Je peux nous aider à éviter ses informateurs.

Malika le fixa.

— Tu es le babouin qui a trahi Kéké ?

Bobo baissa la tête.

— Oui.

— Alors pourquoi devrions-nous te faire confiance ?

— Vous ne devriez pas. Mais vous pouvez vérifier ce que je dis.

Il posa les deux bourses sur la table.

— Voici l'argent qu'ils m'ont donné. Je ne veux plus rien garder de cette trahison.

Saphira regarda les bourses.

— L'argent ne réparera pas ce que tu as fait.

— Je le sais.

Malika finit par accepter sa présence.

— Très bien. Mais si tu nous mens, tu ne pourras plus prétendre que tu voulais réparer tes fautes.

Bobo hocha la tête.

Cette fois, il ne cherchait pas à se justifier.

Le lendemain, les habitants se rassemblèrent sur la grande place de Mambélé.

Au début, ils n'étaient qu'une vingtaine.

Puis d'autres arrivèrent.

Des singes, des gazelles, des lapins, des hérissons, des oiseaux et même quelques animaux qui travaillaient autrefois pour le palais.

Saphira monta sur une pierre.

— Depuis des années, nous attendons que le royaume pense à nous. Nous avons attendu des routes, des écoles, des maisons et un pont. Nous avons attendu que nos enfants puissent traverser la rivière sans risquer leur vie.

Elle marqua une pause.

— Et chaque fois que nous avons demandé de l'aide, on nous a répondu d'attendre.

Une vieille biche se leva.

— Mon petit-fils a été emporté par cette rivière. J'ai attendu qu'on construise le pont. Il n'est jamais venu.

Un lapin prit la parole à son tour.

— Mon frère a travaillé pendant des années sur les chantiers du palais. Il n'a jamais reçu tout son salaire.

Les voix se multiplièrent.

Les souffrances longtemps cachées remontaient à la surface.

Komba s'avança.

— Nous ne demandons pas de prendre la place du roi. Nous demandons simplement que les habitants de ce royaume aient les mêmes droits.

Une clameur monta.

— JUSTICE !

— UN PONT !
— LIBÉREZ KÉKÉ !
Bobo se plaça devant la foule.
Il prit une grande inspiration.
— J'ai quelque chose à vous dire.
Les habitants se tournèrent vers lui.
— J'ai trahi Kéké. J'ai donné des informations au palais parce que j'avais besoin d'argent. À cause de moi, le chantier a été détruit et plusieurs habitants ont été arrêtés.
Un murmure de colère parcourut la place.
— Tu as vendu ton ami ? cria un singe.
Bobo baissa la tête.
— Oui.
— Et maintenant tu veux jouer au héros ?
— Non. Je ne mérite pas d'être considéré comme un héros. Je veux seulement aider à libérer celui que j'ai contribué à enfermer.
Il leva les yeux.
— Je ne vous demande pas de me pardonner. Je vous demande de ne pas laisser mon erreur devenir une raison d'abandonner Kéké.
Un long silence suivit.
Puis une vieille tortue s'avança.
C'était Tata Zézé.
— Mes enfants, la honte ne disparaît pas parce qu'on la cache. Elle disparaît lorsqu'on accepte de la regarder en face et qu'on décide de faire mieux.
Elle se tourna vers Bobo.
— Tu as fait du mal à ton ami. Il faudra vivre avec cela. Mais si tu veux réparer, commence par agir sans attendre une récompense.
Bobo hocha la tête.
La foule n'était pas prête à lui pardonner.
Mais elle accepta qu'il participe au plan.

Dans la soirée, Malika et ses compagnons passèrent à l'action.

Pendant que Saphira et plusieurs habitants attiraient l'attention des gardes près de l'entrée principale, Bobo conduisit Malika et Komba vers une ancienne galerie de drainage qui passait sous une partie du bâtiment royal.

Ils progressèrent lentement dans l'obscurité.

— Tu es sûr que c'est par là ? murmura Komba.

— J'en suis presque certain, répondit Bobo.

— Presque ?

— Tu préfères que je dise que je suis totalement perdu ?

Komba soupira.

Ils finirent par atteindre un ancien passage donnant sur les cellules.

Malika utilisa sa clé pour ouvrir une petite porte métallique.

À l'intérieur, plusieurs prisonniers dormaient ou murmuraient.

Kéké était toujours assis contre son mur.

Lorsqu'il entendit un bruit, il leva la tête.

Une silhouette noire apparut.

— Malika ?

— Nous venons te sortir d'ici.

Kéké se leva brusquement.

— Et ma mère ?

Malika baissa les yeux.

— Nous ne savons toujours pas où elle se trouve.

Son visage se ferma.

— Alors je ne pars pas.

Bobo s'approcha des barreaux.

Kéké le reconnut immédiatement.

— Toi ?

— Kéké…

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je suis venu t'aider.

Le hérisson eut un rire amer.

— Tu as déjà beaucoup aidé, effectivement.

Bobo encaissa la remarque.

— Je sais que tu ne me fais plus confiance. Tu as raison. Mais laisse-moi au moins essayer de réparer une partie de ce que j'ai détruit.

Kéké le regarda longuement.

Il avait encore envie de lui crier dessus. Il avait envie de lui demander comment il avait pu vendre leur amitié pour quelques pièces.

Mais il savait aussi que le temps leur manquait.

Malika ouvrit la cellule.

— Nous devons partir maintenant.

Kéké sortit.

Django se leva dans la cellule voisine.

— Et moi, vous comptez me laisser ici ?

Malika sourit légèrement.

— J'ai une clé, pas un service de déménagement.

Kéké éclata malgré lui d'un petit rire.

— Pour une fois, quelqu'un vient de faire une meilleure plaisanterie que moi.

Ils libérèrent également Django.

Mais au moment où ils atteignirent le passage, une alarme retentit.

— AUX ARMES ! LES PRISONNIERS S'ÉVADENT !

Des gardes surgirent au bout du couloir.

— Courez ! cria Malika.

Ils s'engouffrèrent dans la galerie.

Derrière eux, les soldats lançaient des ordres et frappaient les murs avec leurs armes.

Bobo courait en dernier.

Un garde le rattrapa et l'attrapa par la queue.

Le babouin poussa un cri.

Kéké se retourna.

— BOBO !

Il revint sur ses pas et mordit la patte du garde.

Celui-ci lâcha prise.

Bobo tomba, puis se releva.

— Tu es revenu pour moi ? demanda-t-il, essoufflé.

Kéké lui lança un regard dur.

— Ne t'imagine pas que je t'ai pardonné. Je refuse simplement de laisser un garde te tuer avant que tu aies terminé de m'énerver.

Bobo eut un sourire tremblant.

Ils reprirent leur course.

Quelques minutes plus tard, ils sortirent de la galerie et rejoignirent les habitants qui les attendaient derrière une vieille bâtisse.

Lorsque la foule aperçut Kéké, un cri immense s'éleva.

— KÉKÉ !

— IL EST LIBRE !

Le hérisson resta immobile.

Il ne savait pas quoi dire.

Il avait imaginé ce moment des centaines de fois. Il avait imaginé courir vers sa mère, retrouver sa maison et manger un bon repas.

Mais sa mère n'était pas là.

Alors il leva simplement une patte.

— Bonsoir, Mambélé…

La foule éclata en applaudissements.

Kéké essaya de sourire.

— Je suis heureux de vous revoir. Même si j'aurais préféré une réception avec moins de cris et davantage de nourriture.

Les habitants rirent et certains pleurèrent.

Mais la joie fut de courte durée.

Au loin, les tambours du palais résonnèrent.

Grondor venait de découvrir l'évasion.

La petite troupe se réfugia dans une ancienne maison derrière les trois baobabs.

Malika ouvrit une vieille armoire cachée sous des morceaux de tissu.

Elle en sortit une boîte métallique couverte de poussière.

— Voici ce que ton père avait laissé.

Kéké s'approcha.

Ses pattes tremblaient.

Malika ouvrit la boîte.

À l'intérieur se trouvaient plusieurs lettres, des registres et des documents portant des signatures officielles.

Django prit l'un des dossiers.

— Voilà les preuves du détournement de l'argent destiné au pont.

Komba examina les pages.

— Les sommes sont énormes…

Saphira en prit une autre.

— Et ces signatures ? Elles appartiennent à Crocodile !

Malika hocha la tête.

— Il n'a pas agi seul. Plusieurs responsables du palais étaient impliqués. Certains occupent encore des postes importants.

Kéké remarqua une enveloppe portant le nom de son père.

Il la prit doucement.

À l'intérieur se trouvait une lettre.

Il reconnut immédiatement l'écriture.

C'était celle d'Amadou.

Il lut les premières lignes à voix basse :

« À mon fils, si un jour tu découvres ces mots, sache que je n'ai jamais regretté d'avoir voulu défendre ceux qui n'avaient pas de voix. Je ne sais pas ce que l'avenir te réserve, mais je veux que tu comprennes une chose : la justice n'est pas un cadeau que les puissants offrent aux faibles. C'est un droit que chacun doit pouvoir défendre… »

Kéké s'arrêta.

Ses yeux se remplirent de larmes.

Il continua :

« Si je ne suis plus là lorsque tu seras assez grand pour comprendre, ne laisse personne te faire croire que notre pauvreté est une honte. Nous avons peu de biens, mais nous n'avons pas vendu notre conscience. »

Kéké serra la lettre contre lui.

Il avait enfin retrouvé une partie de son père.

Mais cette découverte ne lui apportait pas la paix.

Elle lui donnait une responsabilité immense.

Django posa une patte sur son épaule.

— Ton père voulait que ces documents servent à révéler la vérité.

Kéké essuya ses yeux.

— Alors nous allons les montrer à tout le royaume.

Malika secoua la tête.

— Pas encore. Crocodile contrôle les messagers, les gardes et une partie des responsables royaux. Il nous faut une preuve impossible à cacher.

Nala demanda :

— Et comment allons-nous faire ?

Kéké regarda les documents.

Puis il regarda les animaux réunis autour de lui.

— Nous allons parler devant tout le monde. Pas dans une petite salle, pas derrière une porte fermée. Nous allons montrer ces preuves sur la grande place.

Bobo prit la parole.

— Le roi sera là ?

— Il devra y être.

Komba hésita.

— Et si les gardes nous arrêtent ?

Kéké inspira profondément.

— Alors ils devront arrêter tout Mambélé.

Un silence suivit.

Puis Tata Zézé sourit.

— Voilà une parole qui mérite d'être entendue.

Dehors, les tambours continuaient de résonner.

Le palais avait compris que quelque chose lui échappait.

Et pour la première fois depuis des années, les Oubliés ne se cachaient plus.

Ils se préparaient à marcher ensemble.

Kéké replia soigneusement la lettre de son père et la glissa contre sa poitrine.

Il n'avait toujours pas retrouvé Maimouna.

Il n'avait pas pardonné à Bobo.

Il n'avait pas reconstruit le pont.

Mais il avait retrouvé une raison de se battre.

Et cette raison portait le nom de son père.

## CHAPITRE IX
# LE DERNIER MUR DE MAMBÉLÉ

La nuit était encore profonde lorsque Kéké replia soigneusement la lettre de son père.

Autour de lui, les animaux réunis dans la vieille maison derrière les trois baobabs préparaient leur prochaine action. Les documents étaient étalés sur une grande table. Les registres, les lettres et les signatures constituaient les preuves que Crocodile avait tenté de faire disparaître pendant des années.

Pourtant, malgré cette découverte, Kéké ne parvenait pas à se réjouir.

Sa mère était toujours introuvable.

Il se tenait près de la fenêtre, regardant les premières lumières du royaume.

Bobo s'approcha doucement.

— Tu devrais essayer de dormir.

— Tu devrais essayer de devenir invisible.

Le babouin baissa les yeux.

— Je sais que tu m'en veux.

— Félicitations. Tu as enfin compris quelque chose.

Bobo ne répondit pas.

Kéké soupira.

— Je ne peux pas te promettre que tout redeviendra comme avant.

— Je ne te le demande pas.

— Tant mieux. Parce que même si tu me rapportais mille mangues, je ne te laisserais plus garder mon argent.

Bobo esquissa un sourire triste.

— Je comprends.

Kéké retourna près de la fenêtre.

Il n'avait pas pardonné. Mais il n'avait pas non plus envie de consacrer le reste de sa vie à haïr son ancien meilleur ami.

Il avait une bataille à mener.

Et cette bataille était plus grande que leur amitié brisée.

À l'aube, Django examina une nouvelle fois les documents.

Il s'arrêta devant une lettre portant un sceau royal.

— Malika, viens voir ceci.

La panthère s'approcha.

Django lui montra une signature.

— Tu reconnais ce nom ?

Malika observa le document.

— C'est celui du médecin royal qui avait suivi Amadou avant sa mort.

Kéké se précipita.

— Vous avez retrouvé le médecin ?

— Non. Mais cette lettre prouve qu'il avait signalé des anomalies dans le traitement de ton père.

Django poursuivit :

— Le document indique également qu'après son décès, certains rapports médicaux ont été retirés des archives du palais.

Kéké sentit sa colère remonter.

— Alors Crocodile a fait disparaître les preuves de la mort de mon père !

Malika posa doucement une patte sur son épaule.

— Nous ne pouvons pas encore affirmer qu'il a organisé son empoisonnement. Mais nous avons suffisamment d'éléments pour demander une enquête indépendante.

Kéké regarda les documents.

Il aurait voulu obtenir une réponse définitive. Il aurait voulu savoir exactement ce qui s'était passé, qui avait donné les ordres et pourquoi son père avait dû mourir.

Mais la vérité n'était pas encore complète.

Tata Zézé prit la parole.

— La vérité ressemble parfois à une vieille route. On n'en voit pas toujours le bout, mais chaque pas nous rapproche de sa destination.

Kéké soupira.

— Tata, avec tout le respect que je vous dois, vous pourriez parfois faire des phrases plus courtes. Nous avons déjà assez de problèmes.

La vieille tortue éclata de rire.

Même dans cette situation, le petit hérisson trouvait encore le moyen de faire sourire les autres.

Pendant que les Oubliés préparaient leur marche, Maimouna se trouvait dans un ancien bâtiment situé à l'écart du palais.

On l'avait enfermée dans une petite pièce surveillée par deux gardes.

Elle ignorait où elle était, depuis combien de temps elle y séjournait et ce que Crocodile comptait faire d'elle.

Un matin, un garde entra avec un bol de nourriture.

— Mangez.

Maimouna ne bougea pas.

— Je veux voir mon fils.

— Je ne peux rien faire pour vous.

— Alors dites-moi au moins s'il est vivant.

Le garde resta silencieux.

Ce silence lui fit plus peur qu'une mauvaise nouvelle.

— S'il vous plaît…

Le soldat détourna les yeux.

— Votre fils a disparu de la prison.

Maimouna se leva brusquement.

— Quoi ?

— Il s'est évadé avec plusieurs prisonniers.

Elle posa une patte sur sa poitrine.

Pour la première fois depuis son arrestation, elle sentit une véritable bouffée d'espoir.

— Il est vivant…

Le garde ne répondit pas.

Maimouna sourit à travers ses larmes.

— Mon petit hérisson…

Le soldat s'apprêtait à sortir lorsqu'elle l'interpella.

— Attendez.

Il se retourna.

— Pourquoi m'aidez-vous ?

Le garde hésita.

— Parce que j'ai moi aussi perdu un frère à cause de cette rivière.

Il baissa la tête.

— Je ne peux plus continuer à faire semblant de ne rien voir.

Maimouna comprit alors que même derrière les murs du palais, le régime de Crocodile commençait à perdre ses soutiens.

Le garde lui révéla que le bâtiment possédait une ancienne sortie donnant sur un chemin qui rejoignait le quartier des Oubliés.

Il promit de l'aider à s'échapper.

Cette nuit-là, Maimouna retrouva enfin sa liberté.

Elle prit immédiatement la direction de son village.

Le lendemain matin, la grande place de Mambélé était noire de monde.

Les habitants arrivaient de tous les quartiers. Certains portaient des pancartes, d'autres tenaient des morceaux de bois sur lesquels ils avaient écrit leurs revendications.

On pouvait lire :

« NOUS VOULONS UN PONT ! »

« LA JUSTICE N'APPARTIENT PAS AUX RICHES ! »

« LIBÉREZ LES OUBLIÉS ! »

Les soldats royaux avaient pris position autour de la place.

Grondor se tenait devant les marches du palais, entouré de ses gardes.

Au centre de la foule, Kéké avançait avec Malika, Django, Saphira, Nala, Komba, Bobo et Tata Zézé.

Le jeune hérisson portait la lettre de son père contre sa poitrine.

Il était nerveux.

Ses pattes tremblaient légèrement.

Bobo le remarqua.

— Tu as peur ?

Kéké répondit sans le regarder :

— Non. Je suis simplement en train de réfléchir à la meilleure manière de mourir dignement.

— Ne parle pas comme ça.

— Alors arrête de poser des questions auxquelles tu connais déjà la réponse.

Bobo sourit faiblement.

Ils arrivèrent devant les marches du palais.

Kéké leva la tête.

— Nous sommes venus parler au roi !

Un garde s'avança.

— Vous n'avez pas été invités.

Kéké observa la foule derrière lui.

— Pourtant, nous sommes nombreux. Vous devriez commencer à prévoir des chaises.

Quelques habitants rirent.

Le garde voulut les repousser, mais une voix puissante retentit depuis le palais.

— Laissez-les parler !

C'était le roi Boulou.

Le lion apparut sur le balcon, accompagné de Crocodile.

Il observa la foule avec mépris.

— Qu'est-ce que cette agitation signifie ?

Kéké s'avança.

— Cela signifie que les habitants de votre royaume ont des choses à vous dire.

Boulou fronça les sourcils.

— Et qui es-tu pour parler au nom de tous ?

— Je suis Kéké. Le petit hérisson que votre ministre a fait enfermer parce qu'il voulait construire un pont.

Le roi eut un sourire méprisant.

— Ah ! Le célèbre hérisson insolent.

Kéké inclina légèrement la tête.

— Je suis heureux que ma réputation soit arrivée jusqu'à votre balcon. J'avais peur que le palais soit trop grand pour entendre les petites voix.

La foule éclata de rire.

Crocodile s'avança.

— Assez de plaisanteries ! Cet animal cherche à semer le désordre.

Kéké leva une patte.

— Je vous en prie, monsieur le ministre. Pour une fois, laissez quelqu'un d'autre parler.

Malika s'avança avec les documents.

Django prit la parole.

— Ces registres proviennent des anciennes archives du royaume. Ils prouvent que l'argent destiné à la construction du pont a été détourné.

Un murmure parcourut la place.

Saphira montra plusieurs pages.

— Voici les sommes prévues pour les travaux. Et voici les dépenses réellement effectuées. Les chiffres ne correspondent pas.

Komba ajouta :

— Les matériaux qui devaient être achetés n'ont jamais été livrés. Pourtant, les factures ont été payées.

Le roi Boulou descendit quelques marches.

— Donnez-moi ces documents !

Crocodile intervint immédiatement.

— Majesté, ce sont des documents volés et falsifiés. Ces animaux cherchent à vous tromper.

Django s'avança.

— J'ai travaillé au service du royaume. Je reconnais ces archives. Je sais comment elles étaient conservées et qui avait accès aux registres.

Crocodile le fixa.

— Cet ancien prisonnier n'est pas digne de confiance.
Django répondit calmement :
— C'est justement ce que vous avez dit lorsque j'ai découvert vos détournements, il y a des années.
Le silence devint total.
Kéké sortit alors la lettre de son père.
— Et voici une lettre d'Amadou, mon père. Il avait découvert une partie de ces détournements avant sa mort.
Il lut quelques passages devant la foule.
Sa voix tremblait, mais il continua.
Lorsqu'il termina, plusieurs animaux essuyaient leurs yeux.
Le roi regarda Crocodile.
— Pourquoi ne m'a-t-on jamais parlé de ces documents ?
Le ministre tenta de répondre.
— Majesté, vous savez que les ennemis du royaume utilisent parfois de faux témoignages...
— SILENCE !
Le rugissement de Boulou fit trembler les fenêtres du palais.
Crocodile recula.
Pour la première fois, le ministre semblait perdre le contrôle de la situation.

Crocodile comprit qu'il devait agir rapidement.
Il se tourna vers Grondor.
— Général ! Arrêtez ces individus !
Grondor ne bougea pas.
— Général, vous m'avez entendu ?
Le gorille regarda les habitants.
Parmi eux, il aperçut une vieille gazelle qui pleurait en tenant la photographie de son petit-fils mort dans la rivière.
Il aperçut aussi des enfants qui portaient des pancartes.
Il baissa lentement son arme.
— Je ne peux plus continuer.
Crocodile ouvrit la bouche.
— Quoi ?

Grondor retira son insigne.

— J'ai obéi à vos ordres pendant des années. J'ai arrêté des innocents, détruit des maisons et frappé des animaux qui demandaient simplement à vivre dignement.

Il posa son arme au sol.

— Cela suffit.

Les gardes échangèrent des regards.

L'un d'eux posa son arme à son tour.

Puis un autre.

Crocodile recula.

— Vous êtes tous des traîtres !

Boulou descendit complètement les marches.

— Ministre Crocodile, vous êtes suspendu de vos fonctions. Vous répondrez de ces accusations devant une commission indépendante.

Le crocodile tenta de s'échapper par une porte latérale.

Mais Malika lui barra le chemin.

— Vous avez passé des années à fermer les portes aux autres. Aujourd'hui, vous allez répondre de vos actes.

Deux gardes le saisirent.

Crocodile se débattit.

— Vous ne savez pas ce que vous faites ! Ce royaume ne peut pas fonctionner sans moi !

Kéké s'approcha.

— Monsieur le ministre, vous avez raison sur un point.

Crocodile le regarda.

— Lequel ?

— Mambélé fonctionnera beaucoup mieux sans votre talent pour faire disparaître l'argent.

La foule éclata de rire.

Crocodile fut emmené sous les regards des habitants.

Mais Kéké ne souriait pas.

Il regardait le palais.

Il savait que la chute d'un ministre ne réparait pas automatiquement des années d'injustice.

Alors que la foule commençait à se disperser, une voix s'éleva derrière Kéké.

— Mon fils !

Il se retourna.

Il reconnut immédiatement cette voix.

Sa mère.

Maimouna avançait difficilement à travers la foule.

Kéké resta immobile.

Pendant une seconde, il eut peur que ce soit encore une illusion.

Puis elle ouvrit les bras.

— Kéké !

Il courut vers elle.

— MAMAN !

Il se jeta contre elle et la serra aussi fort que ses petites pattes le permettaient.

Maimouna caressa son dos.

— Mon petit… mon petit hérisson…

Kéké pleurait.

Il pleurait comme l'enfant qui avait attendu sa mère devant une porte qui ne s'ouvrait jamais.

Il pleurait comme le prisonnier qui avait cru ne plus jamais la revoir.

Il pleurait comme celui qui avait perdu son père, son ami et presque tous ses espoirs.

— J'ai cru qu'ils t'avaient tuée, maman.

— Je suis là.

— Je t'ai cherchée partout.

— Je sais, mon fils.

Il enfouit son visage contre elle.

— Je ne veux plus que tu partes.

Maimouna le serra davantage.

— Je ne te promets pas que la vie sera toujours facile. Mais je te promets que nous continuerons à avancer ensemble.

Kéké essuya ses larmes.

— J'espère que tu as apporté quelque chose à manger.
Maimouna éclata de rire à travers ses propres larmes.
— Même après tout cela, tu penses encore à manger ?
— Maman, j'ai été emprisonné. Je crois que mon estomac mérite une indemnisation.
Elle le serra de nouveau contre elle.
Autour d'eux, les habitants applaudirent.

Plus tard, lorsque la foule commença à quitter la place, Bobo s'approcha de Kéké.

Il tenait dans ses pattes les deux bourses que Rango lui avait données.

— Kéké…
Le hérisson se retourna.
— Qu'est-ce qu'il y a encore ?
Bobo lui tendit les bourses.
— Je ne veux plus de cet argent. Je vais le remettre aux habitants pour aider à reconstruire le chantier.
Kéké regarda les bourses, puis son ancien ami.
— Tu crois que ça va tout réparer ?
— Non.
— Tu crois que je vais oublier ?
— Non.
Bobo baissa les yeux.
— Je sais que je ne mérite pas ton pardon.
Kéké resta silencieux.
Puis il prit une profonde inspiration.
— Tu m'as fait beaucoup de mal, Bobo.
— Je sais.
— Je t'ai fait confiance. Je t'ai considéré comme mon frère. Et lorsque j'avais le plus besoin de toi, tu as donné nos secrets à ceux qui voulaient nous détruire.
Bobo pleurait en silence.
— Je suis désolé.
Kéké regarda la rivière au loin.

— Je ne peux pas redevenir ton ami aujourd'hui. Peut-être que je ne pourrai jamais oublier ce que tu as fait. Mais je ne veux pas passer ma vie à te détester.

Il lui tendit la patte.

— Si tu veux vraiment changer, prouve-le par tes actes.

Bobo saisit sa patte.

Ce n'était pas un retour à l'ancienne amitié.

C'était seulement une première possibilité de recommencer autrement.

Et parfois, c'est déjà beaucoup.

Les semaines passèrent.

Une commission indépendante fut créée pour examiner les comptes du royaume. Plusieurs responsables furent interrogés. Les documents retrouvés dans la maison derrière les trois baobabs permirent d'ouvrir une véritable enquête sur les détournements.

Le roi Boulou dut reconnaître publiquement sa responsabilité dans les années de négligence.

Il ne devint pas soudainement un roi parfait. Mais il fut contraint d'accepter que le pouvoir ne pouvait plus être exercé comme auparavant.

Grondor témoigna sur les ordres qu'il avait reçus. Django retrouva sa liberté. Malika continua d'aider les familles des quartiers oubliés.

Quant à Crocodile, il fut jugé pour détournement de fonds, abus de pouvoir et falsification de documents. L'enquête sur la mort d'Amadou fut également rouverte.

Kéké, lui, retourna au bord de la rivière.

Le chantier allait reprendre.

Cette fois, les habitants ne voulaient plus dépendre uniquement des promesses du palais.

Komba supervisait les travaux. Saphira organisait les contributions. Nala coordonnait les volontaires. Bobo travaillait avec les autres, sans chercher à obtenir de privilèges.

Maimouna préparait des repas pour les travailleurs.

Tata Zézé venait régulièrement donner ses conseils.

Et Kéké ?

Kéké parlait toujours autant.

Un matin, Komba le trouva assis sur une pierre.

— Pourquoi ne travailles-tu pas ?

— Je supervise.

— Tu supervises quoi ?

— La qualité morale des ouvriers.

Komba éclata de rire.

— Prends plutôt cette corde !

Kéké la saisit.

— Très bien. Mais si je me blesse, je demande une retraite anticipée.

Les travaux avancèrent lentement.

Il y eut des disputes, des erreurs, des journées de découragement et des nuits de travail. Mais personne ne renonça.

Le pont ne fut pas construit en un jour.

Il fallut du temps, de la patience et beaucoup d'efforts.

Enfin, un matin, la dernière planche fut posée.

Les habitants se rassemblèrent sur les deux rives.

Kéké se tenait devant le pont.

Il avait grandi. Son visage portait encore quelques cicatrices, mais ses yeux avaient conservé cette lumière insolente qui avait tant dérangé les puissants.

Maimouna s'approcha de lui.

— Tu te souviens de ce que tu m'avais dit le jour où tu as commencé ce projet ?

Kéké sourit.

— Que j'allais changer le monde ?

— Non. Tu m'avais dit que tu allais construire l'avenir.

Il observa le pont.

— J'étais un jeune hérisson très ambitieux.

— Tu l'es toujours.

Il regarda les enfants qui attendaient de traverser.

Un petit lapin s'approcha.

— Kéké, c'est toi qui as construit le pont ?

Kéké s'accroupit.

— Pas tout seul. Beaucoup d'animaux ont travaillé.

— Alors pourquoi tout le monde dit que c'est ton pont ?

Le hérisson réfléchit.

— Parce que parfois, il faut un animal assez têtu pour commencer quelque chose que tout le monde croit impossible.

Le petit lapin sourit.

— Est-ce que je peux traverser ?

Kéké lui tendit la patte.

— Bien sûr. Et cette fois, tu n'as pas besoin de savoir nager.

Les habitants éclatèrent de rire.

Les premiers enfants traversèrent.

Puis les mères, les anciens, les commerçants et les travailleurs.

Certains pleuraient.

D'autres riaient.

Pour la première fois, la rivière ne séparait plus les riches des pauvres.

Elle était devenue un passage commun.

Le soir, après les célébrations, Kéké retourna seul au bord de la rivière.

Il s'assit sur une pierre et observa le pont.

Maimouna vint le rejoindre.

— Tu es encore ici ?

— Je réfléchis.

— À quoi ?

— À papa.

Elle s'assit près de lui.

— Il aurait été fier de toi.

Kéké sortit la lettre d'Amadou qu'il gardait précieusement.

— Tu savais qu'il avait découvert les détournements ?

Maimouna baissa les yeux.

— Oui. Il m'en avait parlé avant de tomber malade. Il avait peur que ceux qui avaient volé l'argent s'en prennent à notre famille.

— Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit ?

Elle prit le temps de répondre.

— Parce que tu étais encore petit. Je voulais que tu grandisses sans porter le poids de cette histoire. Je voulais te laisser ton enfance.

Kéké resta silencieux.

— Tu pensais me protéger ?

— Oui.

Il regarda l'eau.

— J'aurais aimé connaître la vérité plus tôt.

Maimouna posa sa tête contre la sienne.

— Je sais, mon fils.

Ils restèrent ainsi quelques instants.

Puis Kéké murmura :

— Tu crois que Mambélé a vraiment changé ?

Maimouna observa le pont.

— Le royaume ne change pas simplement parce qu'un ministre est tombé ou parce qu'un pont a été construit. Il change lorsque les habitants refusent de redevenir silencieux.

Kéké hocha la tête.

Il comprenait désormais que la victoire n'était pas seulement d'avoir construit un pont.

C'était d'avoir appris aux habitants qu'ils avaient le droit de réclamer une vie meilleure.

Il pensa à Django, à Malika, à Saphira, à Nala, à Komba, à Tata Zézé et même à Bobo.

Il pensa aussi à ceux qui n'étaient plus là.

Aux animaux emportés par la rivière.

Aux familles qui avaient attendu une aide qui n'était jamais venue.

À son père, dont la vérité avait été enterrée pendant des années.

Il ferma les yeux.

— Papa, le pont est terminé.

Une petite brise passa sur son visage.

Kéké sourit.

— Et cette fois, personne ne pourra nous faire croire que nous ne méritons pas de traverser.

Maimouna lui prit la patte.

Ensemble, ils regardèrent les lumières du village.

Derrière les murs de Mambélé, les puissants avaient longtemps décidé qui pouvait parler, qui pouvait espérer et qui devait rester dans l'ombre.

Ils avaient construit des murs avec la peur, la pauvreté et le silence.

Mais ils avaient oublié une chose :

Un mur peut empêcher les petits de passer. Il ne peut pas empêcher leurs rêves de grandir.

Et tandis que les derniers habitants traversaient le pont, Kéké lança une dernière plaisanterie :

— Finalement, maman, j'ai réussi à construire quelque chose.

— Oui, mon fils. Et j'en suis fière.

— Alors demain, je vais construire une boulangerie. Parce que la justice, c'est bien, mais le pain, c'est urgent.

Maimouna éclata de rire.

Et, pour la première fois depuis longtemps, ce rire ne cachait aucune souffrance.

# FIN

# Table des matières

CHAPITRE I : LE ROYAUME OÙ LES PETITS NE COMPTAIENT PAS.....1

CHAPITRE II : KÉKÉ, LE HÉRISSON QUI PARLAIT TROP.....7

CHAPITRE III : UN RÊVE AU MILIEU DES RUINES.....15

CHAPITRE IV : LES SOURires DERRIÈRE LES MASQUES.....26

CHAPITRE V : LA TRAHISON QUI A TOUT DÉTRUIT.....35

CHAPITRE VI : LE JOUR OÙ KÉKÉ PERDIT TOUT.....47

CHAPITRE VII : LES LARMES DERRIÈRE LES BARREAUX.....60

CHAPITRE VIII : LA RÉVOLTE DES OUBLIÉS.....72

CHAPITRE IX : LE DERNIER MUR DE MAMBÉLÉ.....86

*« Un mur peut empêcher les petits de passer.*
*Il ne peut pas empêcher leurs rêves de grandir. »*

Au cœur d'une vaste forêt africaine, le royaume de Mambélé ressemble au paradis. Mais derrière ses hautes murailles, les grands mangent à leur faim pendant que les petits apprennent à se taire.

Kéké est un hérisson insolent, bavard et toujours prêt à faire rire. Dans le quartier des Oubliés, il n'a qu'un rêve : construire un pont pour que ses voisins cessent de mourir dans la rivière. Un rêve si simple que le ministre Crocodile y voit une menace.

Entre les promesses du palais, la trahison d'un ami et le mystère de la mort de son père, Kéké va découvrir que la vérité peut devenir un crime… et que même les plus petits peuvent faire trembler les puissants.

Fable animalière tendre, drôle et poignante, Derrière les murs de Mambélé raconte le courage de ceux qu'on n'écoute jamais, les fausses promesses des puissants et le prix de la justice. Un conte africain dans lequel beaucoup reconnaîtront leur pays.

**Melom Virginie Raissa**

*Derrière les murs de Mambélé, Kéké le hérisson*